

# SUSPENSE EN SEINE-ET-MARNE

RÉCUEIL DES NOUVELLES PRIMÉES 2021

**SEINE & MARNE**  
LE DÉPARTEMENT

Concours d'écriture  
de la nouvelle policière 2021



## Jean-François PARIGI

Président du Département  
de Seine-et-Marne



## Véronique VEAU

Vice-présidente en charge  
de la culture et du patrimoine

Cette année a été savoureusement épicée par le marrainage confié à Anne Martinetti, auteure et spécialiste culinaire. Cette édition, placée sous le double signe du polar et de la cuisine, aura révélé six nouvelles lauréates à déguster tranquillement.

Notre marraine avait mitonné quelques contraintes pour réveiller papilles et esprits. La recette a fonctionné : plus de 90 nouvelles de grande qualité ont été reçues par un jury exigeant composé d'auteurs de polars renommés et d'un chef cuisinier.

La difficulté à sélectionner les lauréats est venue mettre en lumière la vitalité de notre vivier d'écrivains qui ont témoigné, chacun à leur façon, de la richesse du patrimoine culinaire de notre département.

Nous tenons à souligner le talent de ces auteurs et leur engagement à participer à un concours d'écriture. Respecter un règlement, boucler un texte, le relire, le laisser reposer, oser l'envoyer et attendre le verdict final : tout cela est déjà une réussite en soi. C'est pourquoi chaque participant reçoit *Sur la piste de Sherlock Holmes*, livre illustré d'Anne Martinetti, en remerciement de cette confiance et de ce travail.

Et puisque le polar a réveillé les plumes de nombreux écrivains amateurs, nous vous invitons à découvrir les livres des membres du jury et bien d'autres encore dans les médiathèques situées près de chez vous. Nous veillerons tout particulièrement à ce que la Médiathèque départementale poursuive son action pour renforcer l'offre de lecture proposée sur l'ensemble du territoire. Nous nous appuierons pour cela sur le Schéma de développement de la lecture publique mis en œuvre par le Département afin de continuer à créer du lien entre auteurs, collégiens et Seine-et-Marnais, au travers de résidences d'auteur, de rencontres et d'ateliers, pour que chacun puisse avoir accès à la culture, où qu'il vive et quelle que soit sa condition.

# SOMMAIRE

**4** **LES CINQ DOIGTS DE LA MAIN**

Florine ÉTIENNE,  
1<sup>er</sup> prix dans la catégorie 6<sup>e</sup>/5<sup>e</sup>

**14** **UN GÂTEAU DANGEREUX**

Mathias LÉON,  
2<sup>e</sup> prix dans la catégorie 6<sup>e</sup>/5<sup>e</sup>

**24** **LE DUC B**

Inès MILAGH,  
1<sup>er</sup> prix dans la catégorie 4<sup>e</sup>/3<sup>e</sup>

**34** **TOP CHÈVRE**

Elhora FONSECA TEKRATT,  
2<sup>e</sup> prix dans la catégorie 4<sup>e</sup>/3<sup>e</sup>

**45**

**17 AOÛT 1661,**

**UNE FÊTE TROP SOMPTUEUSE**

Nathalie BARENGHI,  
1<sup>er</sup> prix dans la catégorie des plus de 15 ans

**60**

**LE BRIE DU PERPIGNAN EXPRESS**

Amélie BOULIN,  
2<sup>e</sup> prix dans la catégorie des plus de 15 ans





**LES CINQ DOIGTS  
DE LA MAIN**

Florine ÉTIENNE

Le pique-nique en forêt de Rougeau avait pourtant bien commencé : comme prévu, ce samedi de juin, Noé et Dorian avaient rejoint Gabin, dit Rougeau, au coin de la rue Saint-Benoît et les trois jeunes amis s'étaient dirigés en riant vers le centre du bois, leur lieu de rencontre favori. Le temps s'annonçait magnifique au-dessus de la cime des arbres, le sol était sec et ils avaient pu s'asseoir sur un large tronc coupé. Mais comme on dit, tout a une fin. Celle du bonheur de Gabin survint lorsque celui-ci sortit son hot-dog de son sac. Il remarqua immédiatement ce qui clochait. « J'avais pourtant bien demandé à mon père de ne pas ajouter de ketchup, » se dit-il. Il souleva la partie supérieure de son sandwich. Ce qu'il vit lui glaça le sang ; il resta immobile durant de longues secondes, contemplant la cause de sa peur et pire, de son horreur. Un doigt humain encore plein de sang reposait là, entre une tranche de jambon et une feuille de salade. Le garçon crut d'abord à un cauchemar. Il ferma les yeux, puis les rouvrit brusquement. Il put alors constater que ça n'en était pas un.

- Rougeau ? Ça va ?

Dorian commençait à s'inquiéter pour son ami. Sans répondre, Rougeau referma son hot-dog, se leva et attrapa rapidement son sac à dos. Après un dernier regard en arrière, il partit en courant, le cœur battant.

Maria se sentait heureuse. Sa vie n'avait pas été tous les jours facile, elle avait vécu comme les autres femmes de son âge, mais elle avait toujours eu le sourire aux lèvres. C'était comme ça que les gens la connaissaient et elle n'avait jamais été autrement. Elle avait servi puis cuisiné toute sa vie dans un restaurant cinq étoiles et dans sa jeunesse, son rêve était d'ouvrir le sien, qui aurait porté son propre nom. Malheureusement, par manque d'argent, elle n'avait jamais vu son projet aboutir. Mais au-delà de ça, ce qu'elle avait toujours souhaité le plus au monde, c'était que ses cinq enfants soient heureux. Mais un seul était resté près de sa mère et n'ayant plus de nouvelles des autres, elle avait misé tous ses espoirs sur lui. Patrick était un gentleman. Généreux, à l'écoute des autres, plutôt réservé, il ne supportait pas l'injustice. Physiquement, il correspondait

tout à fait à l'image que l'on peut avoir d'un homme approchant la cinquantaine : assez grand, un air sympathique sur le visage, des cheveux gris, quelques rides au coin des yeux et au creux des joues... Maria considérait que son fils avait plus que réussi sa vie : il avait tout gagné. Policier, il était rapidement monté en grade pour devenir lieutenant et il en était fier. Maintenant père d'un enfant de onze ans, Gabin (qui était souvent surnommé Rougeau à cause de son nom de famille Leroux), il sortait d'un divorce, mais le vivait plutôt bien.

Donc, Maria était actuellement en train de cuisiner. Elle ne faisait pas n'importe quel plat, elle concoctait un bœuf bourguignon. Et sachez qu'un bœuf bourguignon ne peut pas être digne de la gastronomie française sans être arrosé de vin rouge Bourgogne. Elle ouvrit son réfrigérateur pour y prendre ce qui allait sublimer son plat, le regard absent. Aussi, elle mit longtemps à réaliser qu'elle avait face à elle un doigt humain et que l'intérieur de son réfrigérateur était taché de sang. Dans un cri strident, la vieille femme porta la main à sa poitrine puis se laissa tomber lourdement. Son cœur fragile n'avait pas pu résister à cette épreuve et la laissait morte sur le carrelage de sa cuisine.

Nicolas se servit un grand verre de jus d'orange. Il le but à grands traits, jusqu'à la dernière goutte. Ce matin, il était nostalgique. Nostalgique de toutes ces années passées aux côtés de Patrick. Il avait aidé ce dernier dans ses débuts à la police nationale et ils avaient toujours travaillé ensemble. Voilà vingt-cinq ans qu'ils étaient les meilleurs amis. Il y a maintenant un an, Nicolas avait pris sa retraite à cinquante-trois ans suite à une blessure à la cheville, à présent entièrement guérie. Il vivait seul avec sa femme dans une belle maison, ne manquait de rien et commençait à prendre un peu de ventre, ce que son métier ne lui avait autrefois pas permis. Ne vous y méprenez pas, Nicolas faisait tout de même beaucoup de sport : chaque soir, à dix-huit heures, il faisait deux tournois de badminton avec d'autres membres du club et il était même plutôt fort. Aujourd'hui, il profitait de l'occasion pour amener une pizza faite maison à ses amis sportifs.

Nicolas se leva, cria un « Au revoir ! » à sa femme et enfila sa paire de

baskets. Il attrapa sa raquette, sa pizza (qui dégageait d'ailleurs une odeur appétissante) et il s'avança de quelques pas, puis s'arrêta. Les sourcils froncés, il recula, les yeux fixés sur le meuble duquel il venait de prendre ses affaires. Un doigt toujours entier et dégoulinant de sang était dressé fièrement près de l'endroit où se tenait sa pizza il y a quelques secondes. La première pensée de Nicolas fut pour son beau meuble en bois, maintenant taché de sang et qu'il savait irrécupérable. Sa deuxième pensée fut adressée à la personne à qui appartenait ce doigt.

Une clé tourna dans la serrure et la porte d'entrée s'ouvrit, laissant place au visage inquiet de Patrick. Son fils l'avait appelé horrifié, prétendant avoir trouvé un morceau de main humaine dans son hot-dog préparé la veille par Patrick lui-même. Le plus commun des mortels ne l'aurait pas cru, naturellement. Cependant, son père, lui, voyait passer des affaires criminelles chaque jour. Au cours de sa vie, il avait mis une bonne dizaine de malfaiteurs derrière les barreaux avec l'aide de ses quatre précieux collègues. Mais il en était sûr, jamais personne ne s'en était pris à sa famille. Heureusement pour certains, malheureusement pour Patrick, il faut un début à tout.

- « Gabin !? Où es-tu ? »

Le silence lui répondit. Le père ôta sa veste puis ses chaussures et courut maladroitement jusqu'à la chambre de Rougeau. Il trouva ce dernier allongé sur son lit, en larmes et les mains crispées rageusement sur son oreiller. Patrick soupira. Après maintes tentatives vaines pour reconforter son fils, Monsieur Leroux arriva à la conclusion qu'un traumatisme récent ne pouvait être effacé de l'esprit d'un jeune adolescent. Pour son propre reconfort, il alla donc dans le salon pour boire son café au lait et faire réellement la pause qu'il pensait avoir largement méritée. Les grognements de son chien brisèrent tout espoir de se reposer pour Patrick. À regret, celui-ci se leva lourdement et se dirigea vers l'animal, qui regardait sa gamelle avec un air farouche. Le lieutenant de police aperçut bientôt ce qui avait perturbé son caniche. Parmi les croquettes, il vit un doigt auréolé d'une tache de sang.



Cet après-midi, au commissariat, les allées et venues des policiers affairés ne manquaient pas. Et au milieu de cette activité, dans une petite pièce sobre aux murs gris, le lieutenant Leroux faisait les cent pas. Le visage crispé en une mine anxieuse, il paraissait en intense réflexion. La veille, après être rentré chez lui en urgence à cause du doigt trouvé par son fils dans son sandwich et avoir découvert un second doigt dans la gamelle de son petit chien, Patrick avait reçu des appels urgents, d'abord de la part du coiffeur à domicile de sa mère, puis de son vieil ami Nicolas. Le premier lui apprit que sa mère était morte d'un arrêt cardiaque après être tombée sur un doigt humain dans son propre réfrigérateur, le second lui signala avoir lui aussi trouvé un morceau de main chez lui. La femme qui lui avait donné la vie décédée, son fils et son caniche traumatisés, le plus beau meuble de son ami retraité à la déchetterie et lui-même au cœur d'un deuil et d'une enquête dans laquelle il n'avait jamais souhaité s'embarquer. Les quatre doigts avaient été retrouvés par les quatre êtres les plus chers à Patrick. Le policier n'avait dès lors plus aucun doute : c'était bel et bien lui qui était visé par ce crime. Patrick ne savait plus quoi faire. Ceci n'était pas une enquête policière banale : en plus de celle du meurtrier, il fallait aussi découvrir l'identité de la victime. Et il n'avait aucune information, ni sur l'une, ni sur l'autre. Il n'y avait même pas de preuve concernant la mort de la personne qui avait autrefois utilisé ces doigts. Le criminel était intelligent.

Soudain, Patrick entendit trois coups frappés à sa porte.

- « Entrez ! », cria-t-il.

Un homme en uniforme bleu entra. Il montra son respect envers son supérieur d'un signe de la main.

- « Quelles sont les nouvelles ? », demanda Patrick.

- Les quatre doigts retrouvés sont le pouce, l'index, l'annulaire et l'auriculaire. Ces doigts ont tous été coupés il y a environ quarante heures, soit peu après minuit dans la nuit précédant la découverte du premier doigt. D'après les marques à la base des doigts, ils ont été tranchés au couteau. Soit le meurtrier a fait avec ce qu'il avait sous la main, soit il voulait que sa victime souffre. Dans tous les cas, s'il ne l'avait pas déjà tuée, nous sommes sûrs qu'elle est décédée d'une perte de sang trop importante.

- De potentielles informations sur la victime ? s'inquiéta le lieutenant.
- Les empreintes digitales des quatre doigts ont été brûlées. Nous avons prélevé le sang, tous les doigts viennent de la même personne, mais son ADN est inconnu de notre système.
- Y a-t-il d'autres pistes à explorer ?
- Pas à notre connaissance.

Décidément, le criminel était très intelligent.

M. Leroux s'assit à son bureau, prit sa tête entre ses mains et poussa un long soupir. Puis, il leva les yeux et remercia le policier, lui indiquant brièvement qu'il pouvait disposer.

Le lieutenant se reprit : il y avait forcément une faille quelque part. Comme il n'avait cessé de le répéter durant ces vingt-cinq dernières années, le crime parfait n'existait pas. Cependant, le malfaiteur semblait bien déterminé à prouver le contraire.

- Alors, ton fils ?

Le lieutenant Hassan Maleh, collègue et ami de Patrick, s'inquiétait de l'affaire dont ce dernier se chargeait.

- Il ne s'en est pas remis, répondit-il.
- Si tu as besoin de quoi que ce soit, on est là, proposa son ami en montrant d'un geste ample leurs trois autres collègues assis à une table voisine.

Ceux-ci acquiescèrent. Le groupe était composé d'un homme et de deux femmes, qui paraissaient bonnes amies. Lune, nommée Lisa Roy, avait l'air jeune, son visage était encadré de boucles volumineuses d'un noir d'encre qui mettaient en valeur son teint mat. Elle avait des yeux foncés, un nez large et des lèvres pulpeuses, son visage rayonnait. La seconde s'appelait Élisabeth Garnier, elle était légèrement plus âgée et plus grande que Lisa, avait un visage plus fin et plus sérieux, les cheveux tirés en un chignon bas et les yeux de couleur noisette. Sa bouche était fine, son nez en trompette et parsemé de tâches de rousseur. L'homme qui était à vue d'œil le plus jeune du groupe, semblait réservé et lui aussi assez sérieux. Il avait un corps mince mais musclé, une mâchoire pointue, un nez

fin, des cheveux blond foncé et des yeux d'un vert profond. Son nom était Charles Dinier mais Patrick préférait le surnommer Carlo. Le lieutenant Leroux l'avait pris sous son aile dès le premier jour et avait joué pour le garçon le rôle du grand frère ou du père qu'il n'avait pas et qu'il n'avait jamais eu. Il faisait partie des êtres les plus aimés par Patrick. C'était ce dernier qui lui avait appris les bases et les subtilités du métier et qui avait vu son protégé devenir son collègue préféré. Charles n'avait pas toujours été apprécié par les policiers à cause de son caractère quelque peu soupe au lait ou même agressif, mais ils s'étaient rapidement habitués à lui et avaient appris à apprécier son côté amical. De plus, Carlo avait récemment réglé une enquête compliquée, une affaire de poison. Le jeune lieutenant avait réussi à démêler le vrai du faux et à trouver le véritable coupable de la mort de trois personnes : la pâtissière de la ville, qui avait empoisonné ses clients à petit feu en piégeant ses croissants. Charles était grâce à ça maintenant considéré par tous comme un lieutenant talentueux. Malheureusement, la pâtissière avait nié les faits et s'était défendue violemment et il avait été forcé de la tuer pour se défendre.

Affalé sur son canapé de cuir rouge, Patrick faisait des recherches. Il avait déjà passé en revue toutes les personnes disparues pendant la nuit du crime, mais aucun profil ne semblait se démarquer des autres. Il essayait maintenant de savoir qui voulait s'en prendre ainsi à lui. La nature des quatre doigts trouvés en disait long sur le message que le meurtrier essayait de lui faire passer. « Mais qui peut être aussi cruel ? » se demandait le père de Rougeau. Après vingt-cinq ans de carrière dans la police, il venait de réaliser à quel point cela était compliqué de se retrouver dans une histoire de meurtre.

La sonnerie de son téléphone portable le sortit brusquement de ses pensées. Patrick se leva en soupirant pour aller voir qui lui téléphonait. C'était un appel masqué. Il alla se rasseoir, en se disant que si une personne voulait lui parler, elle n'avait qu'à montrer son nom. Il laissa donc sonner son téléphone. Puis, sa messagerie vocale retentit. « Désolé, je ne suis actuellement pas disponible. Laissez un message après le « bip » sonore ». Et l'inconnu laissa un message, d'une voix grave et lente, technologiquement modifiée. Pour Patrick, qui adorait regarder Star Wars avec son fils, elle était semblable à

celle de Dark Vador. Dans tout le salon du lieutenant Leroux, ces mots résonnèrent sinistrement :

« Lieutenant, je sais que vous m'entendez. Je suis la personne que vous recherchez. Je vous rappelle à minuit, soyez à l'heure. »

Patrick avait bien compris le message. Il regarda sa montre, les aiguilles indiquaient vingt-deux heures et trente-sept minutes. Il devait être au commissariat avant minuit pour localiser l'appel de cet inconnu, et répondre au téléphone pour essayer d'avoir des pistes sur le meurtrier. C'était faisable. Dangereux, il le savait, mais faisable. Tout le monde n'aurait pas approuvé son choix, mais il y a des risques à prendre ; c'était une occasion que Monsieur Leroux ne pouvait se permettre de rater.

Le lieutenant Leroux gara sa voiture en haut de la rue du commissariat, il ne voulait pas être repéré. Son écran de téléphone portable s'alluma, il venait de recevoir un SMS. Il cliqua sur la notification et vit un message de Charles : « Ça va ? ». Patrick leva la tête et analysa la situation. Il avait peut-être une piste, mais il devait pénétrer de nuit dans le commissariat sans être vu, avec pour seule compagnie son revolver et sa carte de policier. Finalement, il répondit « Oui ». Il souffla un grand coup, sortit de son automobile et se dirigea silencieusement vers la porte de derrière du local de police. Déverrouillant la porte, il pensa à Charles. « Si seulement il savait... », se dit-il. Patrick pénétra dans le bâtiment. Il avançait rapidement le long des couloirs plongés dans l'obscurité. Il n'avait pas besoin de lumière, il faisait ce trajet plusieurs fois par jour et savait exactement où il allait. Il arriva bientôt devant la porte de son bureau. Il fouilla dans la poche intérieure de sa veste et ne tarda pas à trouver son trousseau de clés. Il prit la plus petite, la tourna dans la serrure et appuya sur la poignée de la porte qui s'ouvrit en grinçant. Tâtonnant le mur sur sa droite, le lieutenant trouva l'interrupteur et activa la lumière. Il ne put alors retenir un sursaut : assis sur son propre fauteuil, face à son propre bureau, un homme masqué et encapuchonné de noir lui faisait face et le regardait impassiblement. « Je vous attendais, Lieutenant. » L'homme venait de parler de la même voix anonyme et paralysante que celle du message vocal. Patrick sortit immédiatement son arme, mais l'inconnu fit le même geste en miroir, dévoilant un revolver.

- Inutile de s'entre-tuer, Lieutenant, baissez votre arme.

Le concerné n'avait pas l'air de vouloir répondre, ni d'obéir au tueur. Ce dernier reprit la parole :

- D'accord, comme vous voulez. Je savais que vous viendriez, j'avais tout prévu. Pas vous, n'est-ce pas ?

Devant le silence de son interlocuteur, l'inconnu continua :

- Je me suis introduit de nuit chez vous, votre mère et votre ami pour y cacher les doigts. Vous avez maintenant mes aveux.

- Qui êtes-vous ?

- Vous voulez jouer aux devinettes ? Il me semble que vous aimez ça, Lieutenant. Je ne suis pas un meurtrier comme les autres. Vous n'êtes pas le plus intelligent de nous deux, croyez-moi. Il faut dire que j'ai eu un bon maître.

Patrick fronça les sourcils. Mais l'homme masqué n'avait pas fini :

- Tout ça n'est qu'un jeu que j'ai mis en place pour vous mettre à l'épreuve, ou peut-être pour me venger, vous prouver que vous aviez tort ce jour-là.

- Quel jour ?

- J'avais neuf ans, je n'aimais pas l'école et je n'y étais pas bon, mais je n'avais qu'un rêve : être policier. Vous étiez depuis peu ce que je voulais devenir, un modèle et un héros pour moi. Vous êtes venu avec un collègue faire de la prévention dans mon école. À la fin du cours, je me suis levé et je vous ai dit « Un jour, je serai policier, comme vous. Et je serai fort et intelligent et je résoudrai plein d'enquêtes ! » Pathétique, n'est-ce pas Lieutenant ? Vous trouviez ça pathétique qu'un enfant qui ne parvenait même pas à résoudre un problème de mathématiques vous dise cela. Pour moi ça ne l'était pas, je ne savais même pas ce que ça voulait dire. Mais c'est ce que vous m'avez répondu. Et ce jour-là, j'ai compris. Vous avez brisé le rêve d'une vie. Vous m'avez brisé moi, Lieutenant.

Plus la voix avançait dans son récit, plus les yeux de Monsieur Leroux s'écarquillaient. Le tueur laissa passer quelques secondes.

- Et vous savez quoi Lieutenant ? J'ai réalisé mon rêve. Pas pour résoudre des enquêtes, pour vous montrer que vous auriez dû la fermer. Je savais

que vous ne vous rappelleriez pas de moi. Vous m'avez beaucoup aidé, vous avez été gentil. Vous m'avez appris bien des choses. Et vous m'avez aimé comme un fils, un fils qui a fait semblant de vous aimer en retour. Je vous le dis aujourd'hui, je n'ai jamais ressenti que de la pitié et de la colère envers vous. Je suis le numéro cinq, cinquième être dans votre cœur, cinquième collègue, cinquième doigt.

« Ce n'est pas possible », murmura Patrick. Il prit son téléphone et envoya un message à Charles : « Viens tout de suite au commissariat STP, urgent ». Il vit un nouveau message apparaître presque instantanément : « Je suis déjà là Lieutenant ». Il leva les yeux, l'inconnu masqué tenait dans sa main un téléphone portable, c'était bel et bien lui qui venait de répondre.

Charles commença à expliquer son crime, toujours avec sa voix modifiée par son masque :

- Les doigts appartenaient à la pâtissière que j'ai tuée. Comme elle avait été autrefois dans une affaire judiciaire, son ADN était enregistré dans notre système, alors je l'ai effacé. Après lui avoir coupé quatre doigts, je suis secrètement entré chez vous, votre mère et votre ami pour y placer ses doigts à des endroits spécifiques (les trois personnes et le chien ont tous découvert le doigt à proximité ou dans de la nourriture) pour vous rappeler l'affaire de la pâtissière et vous mettre sur la piste mais apparemment vous n'avez pas compris. Comme je l'ai dit, je voulais vous mettre à l'épreuve. J'ai saisi l'occasion : ces trois morts par empoisonnement. La pâtissière pouvait être une suspecte de taille. J'avais besoin d'un corps pour récupérer les doigts. Elle se trouvait juste au mauvais endroit, au mauvais moment.

Patrick fronça les sourcils.

- Ce qui veut dire... que le véritable meurtrier est toujours en liberté. Charles posa son arme à terre et ôta son masque, découvrant son visage, un sourire en coin et une lueur de défi dans le regard.

- Vous avez tout compris.

**FIN**

A high-contrast, black and white graphic illustration of a man's face. The man's features are rendered in white against a black background. A large, thick black circle is superimposed over the right side of his face, creating a white circular area where the text is located. The background behind the man's head features vertical wavy lines in shades of gray.

**UN GÂTEAU  
DANGEREUX**

Mathias LÉON

Le pique-nique en forêt de Rougeau avait pourtant bien commencé. Ils s'étaient retrouvés à vélo un mercredi, après les cours, à la lisière de la forêt.

- « Tu as les sandwiches ? demanda Nathan.

- Ouais. Et toi, tu as les boissons ? questionna Neil.

- Yes, dit Nathan en levant le pouce. »

Quatorze ans, athlétique, cheveux châains avec une frange retombant sur le front et des yeux verts, Nathan était encore en pleine adolescence. Il vivait avec sa mère et son père à Nandy en Seine-et-Marne depuis six mois. Il avait réussi à se faire deux amis au collège : Neil et Alexandre. Neil aimait bien l'aventure mais s'emportait comme une soupe au lait et Alexandre était le premier de la classe dans toutes les matières sauf en sport. Il était également le fils du meilleur restaurateur trois étoiles de la ville et connaissait la recette secrète du dessert à la vanille de son père qui attirait tant de monde.

Ils avançaient tous avec leur vélo dans la forêt jonchée de feuilles mortes. Il faisait un temps de chien, mais ils n'allaient pas renoncer à ce pique-nique prévu deux semaines à l'avance.

- « Qu'est-ce qu'on est censés chercher ? demanda Alexandre.

- Une clairière, j'imagine, » répondit Nathan.

Les trois jeunes croisèrent un homme qui portait des lunettes de soleil noires, avec un gilet jaune. Ils en profitèrent pour lui demander s'il connaissait un endroit où pique-niquer.

- « Bien sûr, dit l'homme, il vous suffit d'aller au bout du chemin, de tourner à droite et vous trouverez un grand espace plein d'herbe.

- Merci monsieur », fit Nathan.

Ils remontèrent sur leur vélo et suivirent les indications de l'homme. Un peu plus loin, Alexandre fit une remarque.

- « Il m'a paru bizarre ce gars-là avec ses lunettes et son gilet. Et j'ai vu qu'il avait une oreillette.

- « Tu trouves ? Tu as dû te tromper. Il écoutait sûrement de la musique », dit Nathan.

- « Ça doit être ça », marmonna Alexandre.



Ils arrivèrent bientôt à l'endroit indiqué. Ils étendirent une bâche sur l'herbe et s'installèrent dessus. Neil sortit le sac contenant les sandwichs et se rembrunit quand il vit que le sien était écrasé.

- « Super », rouspéta Neil en levant les yeux au ciel, « le pique-nique commence bien ! ».

- « Moi j'ai mieux », dit Alexandre.

Il sortit un tas de nourriture variée, allant du fromage au gâteau.

- « Du brie de Melun, mon préféré et c'est aussi la spécialité de notre ville ! » s'exclama Alexandre en brandissant son fromage.

- « On n'est pas au restaurant ! » s'exclama Nathan en riant.

- « J'ai aussi ramené le gâteau dont seuls mon père et moi connaissons la recette ».

Ils mangèrent tous les trois en parlant du collège et de la maison. Ils dégustèrent le savoureux gâteau d'Alexandre.

- « Savoureux ton gâteau à la vanille Alexandre !

- Ce n'est pas moi qu'il faut remercier, c'est mon père ! »

Neil était morne à cause de son sandwich. Il s'emportait vraiment rapidement. Une fois le pique-nique fini, ils s'allongèrent pour se reposer.

- « J'ai une envie pressante ! », dit Alexandre au bout d'un petit moment.

- « Va derrière les arbres, » dit Neil.

Alexandre s'éloigna de la petite prairie et entra dans la forêt. Ses amis ne le voyaient plus. Ils continuèrent à se reposer en guettant son arrivée. Mais il ne revenait pas. Ils entendirent des bruits de lutte et des petits cris qui ressemblaient à ceux d'Alexandre. Nathan et Neil accoururent en s'attendant au pire, et ils virent un homme cagoulé qui jetait Alexandre dans le coffre de sa voiture. Ils n'avaient pas entendu la voiture arriver car c'était un 4x4 Jeep Wrangler hybride. Neil s'approcha du monsieur et tenta de lui donner un coup de pied. L'homme l'évita aisément et Neil fut déséquilibré. L'homme à la cagoule en profita pour lui donner un uppercut et Neil fut projeté à terre. Le bandit remonta dans sa voiture. La Jeep partit dans un nuage de poussière mais sans

un bruit car elle était en mode électrique. Nathan courut comme s'il avait le feu au derrière sans pouvoir rattraper le 4x4. Il s'arrêta au bout de quelques secondes, essoufflé.

Ils avaient assisté à un enlèvement.

Nathan se demandait ce qu'il fallait faire car Neil saignait abondamment du nez et s'était foulé la cheville en donnant un coup de pied au bandit. Puis il se souvint du monsieur qu'ils avaient croisé. Alexandre avait peut-être raison pour l'oreillette. Avec des bâtons et de la ficelle, il fit une attelle pour son copain et lui pressa la narine pour arrêter le saignement. Neil se leva, tituba un peu, avant de se rattraper à un arbre.

Ils retournèrent dans la clairière chercher leurs affaires et remontèrent sur leur vélo. Nathan aida Neil à monter sur le sien.

- « Il ne t'a vraiment pas raté. Ça va aller ? », questionna Nathan.

- « Oui je pense », répondit Neil en grimaçant de douleur.

- « Je vais essayer de suivre le 4x4. Tu viens avec moi ou tu rentres chez toi ? », lui demanda Nathan.

- « Je viens. Alexandre est mon ami, je ne vais pas le laisser tomber ! », répondit Neil.

Les deux jeunes garçons s'élançèrent à la poursuite du 4x4 à travers la forêt. Ils suivaient les traces de la voiture laissées dans la boue du chemin. Neil avait du mal à pédaler à cause de son entorse à la cheville mais il tenait bon. Ils percevaient encore le bruit de la voiture hybride qui était maintenant passée en mode essence et ils en profitaient pour se guider au bruit. Le chemin qu'ils avaient emprunté menait à une départementale. La voiture avait dû traverser la route car les traces de boue reprenaient de l'autre côté, dans une autre partie de la forêt. Ils traversèrent la route en faisant attention aux voitures, mais c'est ce moment-là que Neil choisit pour tomber de son vélo alors qu'un camion arrivait. Nathan descendit de son vélo et sprinta vers son copain pour l'aider à se relever. Le camion klaxonna plusieurs fois. Neil s'appuya sur Nathan pour sortir de la chaussée. Le camion les frôla de quelques centimètres. Il n'avait même pas essayé de les éviter.

- « Chauffard ! », s'exclama Neil en brandissant le point.

Ils avaient laissé le vélo sur la route pour ne pas perdre de temps. Le camion de 19 tonnes percuta le vélo et quand Nathan se retourna pour aller le chercher, il vit que le vélo avait subi quelques dommages : le pneu avant était crevé, le cadre était tordu, et la chaîne était cassée.

- « Je crois que tu ne vas pas pouvoir continuer », lança Nathan.

- « Je vais m'asseoir sur ton guidon », dit Neil.

- « Tu es sûr ? », demanda Nathan.

- « Oui », répondit Neil.

Neil se mit sur le guidon du vélo de Nathan après avoir ramassé le vélo au milieu de la voie, et ils se mirent en route. Nathan devait pédaler fort et il suait à grosses gouttes pendant que Neil se reposait sur l'avant du guidon. Les deux amis suivaient toujours les traces de boue dans le sol. Nathan faillit tomber plusieurs fois à cause de son ami qui lui compliquait la tâche. Ils passèrent devant une rangée de ronces sur le bord du chemin, et c'est à ce moment-là que Nathan vit des morceaux de tissu jaune. Il se rappela tout de suite où il avait vu cette couleur : sur le gilet de l'homme qu'ils avaient croisé quand ils allaient manger. Il s'arrêta doucement pour ne pas faire tomber Neil et se précipita vers les bouts de gilet déchirés.

- « Qu'est-ce que tu fais ? », le questionna Neil.

- « Tu te rappelles de l'homme qu'on a croisé en allant au pique-nique ? Il avait un gilet de couleur jaune. Et on trouve des bouts de gilet dans les ronces ! Il est passé par là !

- T'as raison. »

Ils arrivèrent à un croisement et s'arrêtèrent, les traces s'arrêtaient là. Nathan freina beaucoup trop fort, tomba, entraînant Neil dans sa chute. Les deux adolescents roulèrent dans les feuilles.

- « T'es fou ! », hurla Neil. « Tu pourrais faire attention ! »

Quand Nathan était tombé, il avait entendu un son creux en dessous de lui. Sur le coup, ça ne lui avait pas paru bizarre, mais les traces de gilet s'arrêtaient là et le repère des bandits était forcément quelque part par là.

- « Je crois qu'il y a une sorte de bunker souterrain », fit Nathan.

- « Mais oui, c'est ça ! », dit Neil, ironiquement.

- « Viens voir si tu ne me crois pas », répondit Nathan.

Neil se déplaça vers l'endroit où était positionné Nathan et sauta sur place. En effet, un son creux se fit entendre. Ils essayèrent de chercher les éventuels bords d'une trappe qui menait à un sous-sol, quand soudain, les deux adolescents entendirent des bruits de pas derrière eux. Ils se retournèrent. Un homme était debout devant eux, leur bloquant le passage. Il était cagoulé. Nathan et Neil avaient ramassé deux gros bâtons pour se défendre.

- « Je crois que vous vous êtes trompés de chemin », dit-il. « Jetez ces bâtons loin derrière vous.

- Non ! », répondirent Neil et Nathan en cœur.

Ils regardèrent aux alentours mais il n'y avait personne.

- « Obéissez tout de suite ou sinon »...

Sur ces mots, il sortit de sa poche un Glock 17 calibre 9 mm et le pointa sur eux. Nathan et Neil étaient pétrifiés.

- « Il y a deux cartouches, juste assez pour vous deux. Ça tombe bien, non ? »

Et il partit dans un rire tonitruant. Sa voix résonna dans la forêt. Ils se résignèrent à jeter leurs bâtons bien loin.

- « Suivez-moi ! », leur dit l'homme.

Il y avait vraiment une trappe dans le sol. L'individu s'approcha d'un arbre et appuya à un endroit précis de l'écorce. À la grande surprise des deux garçons, une partie de la surface de l'arbre se décala, laissant place à un clavier à code. L'homme composa le code, le pistolet toujours à la main et la trappe dans le sol s'ouvrit, dévoilant un escalier qui devait mener au sous-sol.

- « As-tu vu le code ? », chuchota Neil à Nathan.

- « Oui c'est : 1-2-6-9 », lui répondit Nathan de la même manière.

L'adulte avait dû les entendre car il leur dit :

- « Vous ne parlez que quand on vous le demande ! »

Les deux jeunes descendirent l'escalier sous la menace de l'individu. Ils arrivèrent dans un long couloir qui paraissait sans fin avant

d'arriver à une porte. Derrière la porte, il y avait une salle toute blanche. En face du seuil, une autre porte devait mener à une autre salle. À droite de l'entrée, il y avait une table avec des chaises autour, et une lampe qui produisait une vive lumière blanche.

À voir tout ce blanc, on était mal à l'aise. L'homme au gilet jaune, qui devait être leur chef se dit Nathan, leur fit signe de s'installer sur les chaises autour de la table.

- « Qui êtes-vous ? », demanda le chef.

- « Nous sommes deux adolescents qui essaient de secourir leur ami », répondit Nathan.

- « Pourquoi l'avez-vous kidnappé ? », demanda Neil.

- « Votre ami, qui se trouve actuellement derrière cette porte, refuse de nous révéler la recette secrète de son gâteau...

- Juste pour ça ! », cria Nathan.

Un homme surgit de nulle part, vint se placer devant Nathan.

- « Tu ne coupes pas la parole au chef ! », beugla l'homme.

Il gifla violemment Nathan et celui-ci tomba de sa chaise. Tout son crâne vibra sous le choc et sa joue était en feu. Il se releva et se rassit.

- « Vous reverrez votre ami plus tard », continua le chef. « Pour l'instant, parlons de ce qui lui arrivera s'il ne nous donne pas sa recette. On lui donnera des coups de matraque électrique jusqu'à ce qu'il nous révèle la recette. S'il ne nous la donne toujours pas, on lui donnera des coups de matraque jusqu'à sa mort. »

- « Vous êtes fou dingue ! », s'emporta Neil.

- « Ne sois pas insolent », dit le chef. « Allons voir votre ami... Au fait, comment s'appelle-t-il ? »

- « Alexandre », répondit Neil.

Nathan marmonna quelque chose d'incompréhensible à propos du prénom d'Alexandre. L'homme qui avait giflé Nathan alla ouvrir la porte qui se trouvait en face de l'entrée. Et ce qu'ils virent leur glaça le sang. Alexandre était assis sur une chaise en métal soudée au sol, les pieds et les mains liés. Un filet de sang coulait de sa lèvre. Ils n'avaient jamais vu Alexandre dans cet état. Le chef vint se placer

près d'Alexandre en tenant la matraque électrique.

- « Alors, Alexandre, es-tu prêt à nous révéler la recette de ton délicieux gâteau ? », dit-il d'une voix mielleuse.

- « Un cuisinier ne dévoile jamais sa recette secrète ! », cria Alexandre.

- « C'est ce qu'on va voir », dit le chef.

Il leva la matraque, prêt à l'abattre sur Alexandre, quand Nathan sauta sur le garde qui l'avait giflé. Il le poussa de toutes ses forces, mais le garde reprit vite son équilibre. Il voulut donner un coup de poing à Nathan mais celui-ci l'esquiva. Nathan donna un coup de pied dans l'entre-jambe du garde puis un coup de poing dans la tempe de son adversaire qui le projeta au sol. Il était débarrassé d'un garde. Il en restait un autre. Neil, de son côté, se chargea du chef. Il faisait du judo depuis quatre ans maintenant, et il se dit que le moment était parfait pour tester quelques prises sur un adversaire aussi grand que le chef malgré sa cheville foulée. Il lança un Tai-otoshi, une technique de projection, qui consiste à s'approcher de son adversaire, placer sa jambe en barrage sur les deux jambes de celui-ci, puis tirer le bras de manière à faire passer l'opposant par-dessus sa jambe. Le patron fut projeté au sol et Neil lui sauta dessus et le roua de coups, ce qui le laissa inconscient. Il détacha Alexandre avec l'aide de Nathan, puis attacha le chef à la chaise à l'aide des cordes qui retenaient Alexandre. Nathan se saisit de la matraque électrique, pendant que Neil questionnait Alexandre.

- « Ça va ? » Ils t'ont salement amoché.

- « Oui ça va.

- Tu peux marcher ?

- Oui c'est bon », lui répondit Alexandre.

- « On y va », lança Nathan.

Ils s'engagèrent tous les trois dans le long couloir que Nathan et Neil avaient pris pour venir dans la salle où se trouvait Alexandre, et ils arrivèrent à l'escalier qui menait à la trappe qui permettait de sortir. Il fallait faire un code à quatre chiffres. Heureusement, Nathan avait mémorisé le code quand ils étaient entrés dans le souterrain.

- « 1-2-6-9 », dicta-t-il à Neil.

La trappe s'ouvrit et ils purent sortir à l'air libre. Sortir avait paru trop facile à Nathan. Il avait raison, car un individu arriva de nulle part, vint se placer devant eux, en tenant un pistolet Beretta 9 mm.

- « Ne faites pas un pas de plus ! », cria-t-il.

- « À trois, on court », chuchota Nathan à ses amis. « Un, deux, trois ! »

Ils s'échappèrent en zigzaguant pour éviter les balles que le bandit tirait. Neil tombait et se relevait à cause de sa blessure à la cheville et Nathan l'aidait à se relever pendant qu'Alexandre continuait à courir. Ils arrivèrent devant la route qui coupait la forêt en deux. Ils traversèrent la chaussée déserte et continuèrent sur le chemin de l'autre côté de la départementale.

- « On retourne prendre nos affaires ? », demanda Neil tout en courant.

- « Non, on n'a pas le temps », répondit Alexandre.

- « Vite, le bandit se rapproche », dit Neil.

- « Continuez de courir », dit Nathan. « Je vais essayer de le ralentir ».

- « On se retrouve au parking de la forêt », dit Neil.

- « Ok », répondit Nathan.

Nathan s'arrêta sur le chemin où pendait une branche basse. Il fallait se baisser pour ne pas se la prendre dans la tête. Il prit la matraque électrique, l'accrocha au bout de la branche avec un bout de ficelle qui traînait dans sa poche puis tira la branche sur le côté du sentier et mit le bouton de la matraque sur ON. Il n'aurait plus qu'à lâcher la branche pour qu'elle revienne sur le sentier. Le bandit arriva au pas de course et Nathan lâcha la branche, qui lui retomba dessus. La matraque lui envoya une décharge de 800 000 volts dans le corps. Il retomba sur le sol, inconscient. Nathan courut rejoindre ses amis au parking de la forêt.

- « C'est bon, je l'ai mis hors d'état de nuire ».

Neil et Alexandre étaient hébétés.

- « Comment t'as fait ? », dit Neil.

- « On verra ça plus tard », lui répondit Nathan.

- « On va devoir faire de l'auto stop ! », dit Neil.

- « Je suis d'accord », répondit Nathan.

Ils allèrent se poster sur le bord de la route pour hélér une voiture qui les ramènerait chez eux.

## Épilogue

Alexandre, Nathan et Neil racontèrent tout à la police et les kidnappeurs furent arrêtés. Une semaine plus tard, Alexandre s'était remis de ses blessures et se trouvait avec Nathan et Neil sur la terrasse du restaurant de son père en train de déguster le gâteau qui avait fait tant d'histoires une semaine auparavant.

- « Alors, la police a retrouvé les kidnappeurs ?

- Oui. Ils seront jugés le mois prochain.

- C'est une bonne nouvelle ! », s'exclama Nathan.

- « Pour nous, oui, mais pas pour eux ! », dit Neil.

Les trois amis s'esclaffèrent.

- « Alors ce gâteau ? », demanda Alexandre.

- « Toujours aussi bon ! », répondit Nathan.

- « Mais alors », dit Neil, « qu'est-ce que tu mets dans ton gâteau à la vanille ?

- Je mets du beurre, du sucre, de la farine, des œufs, de la vanille et mon ingrédient mystère.

- Mais quel est cet ingrédient mystère ? », demanda Neil.

- « Je ne le dirai pas », dit Alexandre mystérieux.

**FIN**





**LE DUC B**

Inès MILAGH

**L**e pique-nique en forêt de Rougeau avait pourtant bien commencé. Qui aurait cru que cela se passerait ainsi ? Bon, commençons par le commencement !

Un matin de novembre 1664, Joséphine de Fleurville une amie proche, entra dans mes appartements à Vaux-le-Vicomte et s'assit sur mon lit. Elle se mit à sangloter. Étonnée, je vins m'asseoir près d'elle et demandai :

« Que vous arrive-t-il Joséphine ? Je vous sens peinée. »

Je préparais un thé pour la consoler quand elle se mit à m'expliquer la raison de sa venue :

« Chère Angélique, aujourd'hui cela fait 10 ans que mon père a trépassé. J'ai 16 ans et dans quelques mois je vais me marier mais je ne peux tourner la page sans savoir ce qui lui est réellement arrivé. J'ai la certitude qu'il ne s'est pas donné la mort !

- Que puis-je faire pour vous aider mon amie ?

- J'aimerais que vous m'aidiez à déceler la vérité.

- Si c'est ce que vous désirez. Nous devons commencer par nous rendre sur le lieu du crime. »

Nous attrapâmes nos capes et partîmes pour la grange où le défunt comte Charles de Fleurville se serait pendu. En ouvrant les portes de la grange nous rencontrâmes le fermier à qui elle appartenait.

« Qu'est-ce que je peux faire pour vous mes p'tites dames ?

- Enchantée Monsieur, je suis Angélique Fouquet et voici mon amie Joséphine. Nous venons pour l'affaire Fleurville.

- Pourriez-vous nous expliquer ce que vous avez vu la nuit où mon père est décédé ? », m'interrompit Joséphine.

Le fermier, surpris de notre requête, s'assit sur une botte de foin et commença :

« Je m'en souviens très bien, il devait être environ minuit quand j'ai commencé à entendre des cris légèrement étouffés. Dans les premiers instants, je pensais que c'était un raton laveur, il y en avait beaucoup durant ces périodes, mais les cris ne s'arrêtaient plus alors j'ai décidé d'aller voir ce qui se passait. Je vous avoue qu'à ce moment-là j'étais diablement inquiet, ce n'est pas tous les jours que l'on entend des

gémissements chez soi. En entrant dans ma grange, j'ai de suite vu le corps pendu du malheureux comte mais ce qui attira mon attention était l'ombre que je vis partir par la porte de derrière. Je l'ai raconté au prévôt comme je viens de vous le faire, mais personne n'a voulu me croire : je ne suis qu'un simple paysan pour eux.

- Avez-vous vu le visage de l'ombre au fond de la grange ? demanda Joséphine en espérant une réponse positive.

- Je suis désolé mademoiselle mais non. Si je peux vous aider pour quoi que ce soit, vous savez où me trouver. »

Nous saluâmes l'aimable fermier et allâmes chez les Fleurville. Nous étions toutes deux assises dans le petit salon à réfléchir quand Marie, la femme de chambre, entra et coupa le blanc qui durait depuis une dizaine de minutes. Elle déposa des biscuits cuillère et du thé sur la table puis repartit. Joséphine attrapa un des petits gâteaux et commença :

« Qui aurait pu lui faire une chose pareille ? Je l'aimais tellement, je n'ai jamais connu ma mère mais c'est comme si je la voyais à travers lui. Je l'avoue, il était parfois soupe au lait quand je ne l'écoutais pas mais c'est lui qui m'a tout appris, il a fait de moi la femme que je suis aujourd'hui. Je me rappelle que nous adorions aller faire du pain de miel dans les cuisines et nous allions le manger dans la forêt. De merveilleux souvenirs. »

Elle sourit en regardant attentivement le biscuit, soudain elle se leva déterminée et continua :

« Je vais trouver l'imposteur qui m'a enlevé mon père ! Je vais fouiller de fond en comble chaque recoin du château, j'ai forcément dû loper quelque chose. »

Nous avons exploré le petit salon, le grand salon, les appartements de Joséphine, la chambre ainsi que l'antichambre de son père, la bibliothèque, la salle des jeux, la salle des buffets, la chambre du roi, la cave, les cuisines et la salle à manger des domestiques, mais toujours rien. Il restait une pièce où nous n'avions pas cherché : le cabinet de son père. Joséphine avait du mal à rentrer dans la pièce, à vrai dire elle n'y était pas rentrée depuis la mort de son père. Cela semblait évident que c'était ici que nous allions trouver la preuve de l'assassinat du comte Charles de Fleurville, mais après de longues

recherches, aucun indice, aucune preuve du meurtre, seulement de la paperasserie étalée un peu partout sur le bureau. Nous nous apprêtions à sortir quand ma robe qui s'était accrochée sur un clou du bureau fit tomber quelques papiers sur le sol. Quand je les ramassai pour les remettre sur le bureau, je vis une lettre qui était adressée au comte de Fleurville. Je m'assis sur la chaise du cabinet pour étudier le contenu de la lettre et Joséphine vint derrière moi. Le message disait :

*Lundi 21 novembre 1654*

*Monsieur le comte de Fleurville,*

*Venez avec moi chez le surintendant Nicolas Fouquet pour avoir la preuve qu'il est coupable. Monsieur Fouquet acceptera sûrement de nous donner ses comptes.*

*Salutations, Simon Lombardi.*

« Mon père ? », m'exclamais-je. « Qu'a-t-il à voir là-dedans ?

- Ne t'inquiète pas, me rassura Joséphine, ton père est quelqu'un de bien, il devait sûrement y avoir un problème financier, mais lequel ? Et qui est ce Simon Lombardi ?

- Simon Lombardi est un pâtissier très conseillé. Et c'est parfait car mon père l'a engagé pour un pique-nique qui aura lieu la semaine prochaine. Nous pourrons l'interroger. Joséphine, viens dîner avec moi ce soir : j'ai quelques questions pour mon père ! »

Le soir même, j'étais assise en face de mon père pour le souper et Joséphine était à ma droite :

« Père, il y a dix années de cela n'y a-t-il pas eu un problème qui vous concernait ? Un problème financier par exemple ? »

Mon père réfléchit un instant et répondit :

« Si, je m'en souviens, des sommes considérables étaient retirées de l'argent de la France. Le problème n'a jamais été réglé. »

Il suffit d'un regard avec mon acolyte pour comprendre qu'il y avait anguille sous roche.

« Bien, merci père, je vais dire à Guillaume de raccompagner Joséphine chez elle. Le repas était délicieux. »

La nuit, je n'ai pas réussi à dormir. Tout tournait dans ma tête, comte, pâtisserie, mon père, finances, meurtre, fermier, rien ne s'accordait. Il me fallait attendre le pique-nique pour en savoir plus.

Le jour du pique-nique arriva enfin. Le matin je mis ma robe jaune et bleu royal, j'attachai un ruban dans mes cheveux et partis chercher Joséphine.

Un long buffet avait été installé dans la forêt de Rougeau, une pièce montée de macarons se tenait au centre de la table, des deux côtés du dessert se trouvait un panier rempli de fruits, des pommes, des oranges, des pêches, du raisin. Il s'y trouvait aussi des tartes aux fruits, des éclairs et des religieuses au chocolat. Du vin et de la brioche y étaient placés pour accompagner ce délicieux banquet. Vers quatorze heures tandis que les invités se faisaient nombreux, nous n'avions toujours pas croisé le pâtissier. Deux heures étaient passées mais Monsieur Simon Lombardi n'était pas arrivé. J'allai voir mon père pour lui demander où il se trouvait :

« Père, où se trouve Monsieur Lombardi ? Joséphine et moi-même aimerions le féliciter pour ce délicieux festin.

- Cela m'étonne ma fille, je ne l'ai pas vu depuis le début du banquet, il doit sûrement être parti chercher quelque chose dans sa pâtisserie. »

Joséphine prit la parole et s'exclama :

« Monsieur Fouquet, si je puis me permettre, où se trouve sa pâtisserie ? J'aimerais la conseiller à des amis.

- Elle se trouve quelque part autour de la Place Dauphine, je ne me souviens plus de l'adresse exacte. »

Nous remerciâmes mon père puis nous partîmes de la fête. La pâtisserie de Lombardi bénéficiait d'un étage. Le rez-de-chaussée était dédié à la pâtisserie, de délicieux gâteaux me donnaient l'eau à la bouche, il y avait des macarons, des Paris-Brest, des profiteroles, des opéras, des mille-feuilles et j'en passe. Nous montâmes au premier étage, celui-ci servait de maison, c'était minuscule. Au milieu de la pièce se trouvait une petite table avec quatre tabourets. Deux sièges étaient installés au fond près de la cheminée. Deux lits d'enfant faisaient la longueur d'un des murs et sur le mur opposé se trouvaient une chaise à bascule et un petit cheval en bois. Sur la table

et sur la cheminée se trouvaient des portraits d'une petite fille avec des fleurs et des bougies, sur la table, deux verres de champagne ainsi que des petits biscuits. Nous nous approchâmes de la cheminée et vîmes une lanterne cassée. J'observais attentivement la lanterne quand Joséphine entra dans la petite cuisine qui se trouvait à côté de la cheminée et soudain poussa un cri d'effroi. Je me précipitai pour voir ce qui se passait. Je vis mon amie épouvantée à la vue d'un cadavre ! Le corps du pâtissier Simon Lombardi se trouvait étalé sur le sol de la cuisine, en sang. Horrifiée, j'ordonnai à Joséphine d'aller chercher le prévôt. Une dizaine de minutes plus tard tout le monde se bousculait pour voir ce qui se passait et le corps de Simon était emmené. Nous rentrâmes à Vaux-le-Vicomte toujours terrorisées par l'événement et Joséphine qui était une personne très sensible éclata en sanglots :

« C'est horrible ! Mais il a sûrement dû faire subir la même chose à mon père ! C'est un assassin mais j'ai de la peine pour lui.

- Pourquoi dis-tu qu'il est coupable ?

- Voyons Angélique tout concorde ! Quand il a envoyé la lettre à mon père c'était pour le piéger, et aujourd'hui il a su qu'on allait le démasquer alors il s'est suicidé !

- Je n'en serais pas si sûre si j'étais toi. Sur la table, il y avait deux verres de champagne, ce qui veut dire qu'il n'était pas seul et ce champagne vaut très cher : il ne peut l'avoir acheté. Et j'ai trouvé quelque chose d'intéressant au moment où tu découvrais le corps du défunt pâtissier. Dans la lanterne, se trouvait un double fond où était caché un mot. Quand tu as crié, je me suis empressée de le dissimuler. »

Je commençai à lire le mot à haute voix :

*Le duc B est coupable.*

« L'encre a été effacée, je ne peux pas savoir de qui il parle.

- Cela doit faire longtemps qu'il se trouve là ? Le duc B, qui est-ce ?

- Je n'en ai aucune idée. Nous devons aller voir dans les comptes de mon père, la lettre parlait d'un problème financier. Nous trouverons sûrement quelque chose là-bas. »

Nous nous rendîmes dans le cabinet de mon père où se trouvaient

tous les comptes du peuple français. Je commençais par chercher dans les documents annuels. Quand je trouvai celui de 1654, je m'exclamai :

« Écoute ça Joséphine ! En 1654, cent huit Louis ont été retirés de l'argent du roi. Il nous suffit de trouver un duc B qui aurait eu une somme considérable versée dans ses comptes !

- Cent huit Louis ! C'est une somme énorme ! »

Tandis que Joséphine réfléchissait, je sortis tous les documents sur certains duc B. Il y avait le duc du Bois Musqué, le duc de Breuil, le duc du Bosquet de Grandfontaine, le duc de Bourbon-Parme et le duc de Bretagne. Soudain, je criai aussi fort que je pus :

« J'ai trouvé ! »

Mais à cet instant, nous entendîmes mon père arriver. Joséphine et moi courûmes par la porte des domestiques et entrâmes dans les cuisines. Je les saluai en un coup de vent et partis dans les jardins. Je repris mon souffle et ajoutai :

« En 1654, le duc du Bosquet de Grandfontaine a eu 9 Louis chaque mois, soit 108 Louis en une année.

- Nous avons une piste. Mais pourquoi est-ce que Simon Lombardi aurait voulu l'accuser et se serait ensuite tu ?, demanda Joséphine.

- Nous allons voir Madame Lombardi !, m'exclamai-je. »

Quand nous arrivâmes à la pâtisserie de Monsieur Lombardi, je vis une dame pleurer à chaudes larmes assise sur la petite chaise à bascule du salon. Joséphine s'approcha lentement de la femme, posa sa main sur son épaule et commença d'une voix douce :

« Bonjour Madame, je m'appelle Joséphine de Fleurville et voilà Angélique Fouquet. C'est nous qui avons découvert le corps de votre défunt époux. Toutes nos sincères condoléances. Je sais que nous sommes à un moment inopportun, mais nous avons quelques questions si cela ne vous dérange pas. »

La veuve sécha ses larmes et continua :

- Merci Mesdemoiselles, posez-moi vos questions.

Joséphine toujours tout en douceur, expliqua :

« Bien, est-ce que votre mari connaissait un certain duc du Bosquet

de Grandfontaine ?

- J'ai la mémoire courte, mais il me semble avoir déjà entendu ce nom-là. Mon époux devait lui faire des pâtisseries dans son château, dit la vieille dame.

- Votre époux avait-il des ennemis ?

- Oh non ! Mon mari était quelqu'un d'exceptionnel, il est la personne la plus aimable de toute mon existence. Il a fait des choses dans mon dos pour qu'on puisse avoir du pain sur cette table, ça je le sais bien ! »

Attentive à la réponse de Madame Lombardi, je demandai :

« Et quel genre de choses ? »

La vieille dame soupira et répondit :

« Je ne sais pas exactement quoi mais il y a onze ans, ma merveilleuse petite-fille Marguerite a été atteinte de la variole. Simon accepta sûrement beaucoup d'argent sale pour pouvoir la soigner. Mais ça n'a pas suffi. Il y a cinq mois, Marguerite s'est envolée au paradis. »

Madame Lombardi se remit à pleurer. Grâce au témoignage de cette généreuse femme, Joséphine et moi avons réussi à démêler l'affaire. Nous la saluâmes et montâmes dans la diligence pour tout raconter au prévôt. Après avoir tout dévoilé à la maréchassée, nous apprêtâmes à repartir quand le prévôt nous interpella :

« Mesdemoiselles attendez ! Nous avons quelque chose à vous proposer. »

Joséphine et moi courûmes aussi vite que possible jusqu'au château du duc du Bosquet de Grandfontaine. Nous entrâmes bruyamment et le valet essaya de nous arrêter, mais nous l'ignorâmes et allâmes voir le duc. Il se trouvait assis dans un grand salon en train de boire du champagne. Je le foudroyai du regard quand le valet entra et s'exclama :

« Monsieur, je suis désolé. Je n'ai pas pu les arrêter ! »

Le duc lui fit signe de sortir puis se leva et commença :

« Mesdemoiselles, que me vaut le plaisir de votre visite ? Nous ne nous connaissons pas. »

D'un air moqueur, je lui répondis :



« Monsieur le duc, laissez-moi faire les présentations. Je suis Angélique Fouquet.

- Et moi, je suis Joséphine de Fleurville. »

Nous eûmes à peine le temps de finir notre phrase que le duc posa son verre de champagne et devint pâle. Il baissa le regard puis je continuai :

- « Il y a dix années de cela vous avez volé cent huit Louis de l'argent du roi. Le comte Charles de Fleurville l'a découvert.

- Mon père a essayé de vous en empêcher mais vous ne l'avez pas écouté. Lors d'une journée où le pâtissier Lombardi est venu cuisiner dans votre château, il l'a découvert lui aussi, sûrement lors d'une de vos conversations avec mon père.

- Le comte Charles de Fleurville et le pâtissier Simon Lombardi voulaient aller chercher une preuve de vos finances chez mon père. Mais ils n'ont pas eu le temps, vous avez assassiné le comte Charles de Fleurville en faisant croire au suicide.

- Vous avez ensuite découvert que Simon savait votre secret, vous êtes allé le voir et vous lui avez offert une belle somme d'argent pour qu'il se taise. Il a accepté pour soigner sa petite-fille ; malheureusement il y a cinq mois Marguerite est décédée, Lombardi n'avait donc plus aucune raison de garder votre secret.

- Le jour du pique-nique de mon père vous avez tué le pâtissier ! »

Joséphine et moi nous nous regardions fières de nous mais le duc nous contredit :

« Qu'est-ce que vous racontez là ? Je ne connais pas le comte Charles de Fleurville. »

Joséphine voulut l'attaquer mais je lui fis signe de me laisser faire :

« Voilà les preuves de vos comptes ! En 1654, vous reçûtes la même somme que celle qui avait été retirée. Tandis qu'aujourd'hui vous buvez le même champagne que celui qui se trouvait chez Lombardi. Derrière vous, dans la vitrine se trouve un grand pistolet à silex ; ce qui correspond parfaitement à la balle qu'a reçue Monsieur Lombardi dans le cou. »

Joséphine et le duc me regardaient abasourdis et l'imposteur sortit

une liasse de billets et demanda :

« Combien voulez-vous ? »

Je levai la main lentement et fis zéro avec mes doigts. Soudain la maréchaussée entra brusquement et immobilisa le duc. Une dizaine de minutes plus tard le duc du Bosquet de Grandfontaine était emmené. Le prévôt nous remercia d'avoir accepté de piéger le duc pour qu'il puisse l'avoir sur le fait.

*3 mois plus tard*

Les carillons sonnaient midi et Joséphine sortait de l'église au bras de Philippe de Vermandois, son époux. Elle était vêtue d'une robe en soie couleur rose pâle accompagnée de dentelle et d'une immense traîne. Une plume blanche et des perles ornaient son chignon. Elle s'avança vers moi et dit :

« Je te suis profondément reconnaissante de m'avoir aidée à faire mon deuil, sans toi je ne serais pas si heureuse.

- Je t'en prie Joséphine. »

Je la saluai de la tête et elle partit dans la diligence avec son époux.

**FIN**

A high-contrast, black and white graphic of a person's profile, facing right. The image is rendered in a stark, almost binary style, with deep blacks and bright whites. A large, thick black circle is superimposed over the person's face, creating a white space where text is placed. The background behind the person's head features a pattern of vertical, wavy lines in shades of gray.

## **TOP CHÈVRE**

Elhora FONSECA TEKRATT

**L**e pique-nique en forêt de Rougeau avait pourtant bien commencé pour les Bocuse, qui étaient venus passer un week-end gastronomique dans la région, en Seine-et-Marne, où ils avaient pris leurs petites habitudes ces derniers temps.

Oh, désolé, je commence cette histoire sans même me présenter ! Quelle impolie je fais. Moi, c'est Eloane. Pour les plus intimes, Elo. J'ai 12 ans et je passe en 4<sup>e</sup>. Vous me trouvez un peu jeune pour être déjà dans cette classe ? Je vous en supplie, ne dites pas comme répètent parfois certaines personnes autour de moi : « elle a un an d'avance », parce que les professeurs m'auraient fait sauter une classe. Sauter une classe, quand j'y pense, c'est drôle. À les entendre, j'aurais un super pouvoir. Wonder'Loane, je pourrais voler au-dessus des classes et tout ça ! Voler, je veux bien, à la limite, mais moi, je ne sais pas trop ce que ça veut dire qu'avoir un an d'avance. Un an d'avance sur quoi ? Si c'est pour être aussi dérangée que certains adultes, non merci, je préfère reculer de deux ou trois cases dans mon collègue Bernard Loiseau, à Coulommiers, où j'habite. Moi, j'appelle ma ville l'autre pays du fromage. Mon père répète toujours ça à propos de la mimolette ou de l'édam, comme si c'était pareil ! Je vous laisse deviner lequel vient des Pays-Bas, lequel de France. J'ai bien essayé de le lui expliquer, mais non, ça ne l'empêche pas de continuer... Puisque c'est comme ça, passons à quelque chose de plus intéressant : j'ai un chien, que j'appelle « Le chat » et un chat que j'appelle « Le chien », pour les rendre fous, mais je n'y arrive jamais. Ils sont tellement sérieux qu'ils ressemblent à des êtres humains. Et puis, pour couronner le tout, j'ai un frère et une sœur qui se battent tout le temps comme des animaux. Ma grande sœur, tête de pastèque, se prend pour le nombril du monde et mon petit melon de frère se croit plus intelligent que moi.

Mais bon, je ne suis pas venue vous parler de tout ça aujourd'hui. J'ai une histoire assez incroyable à vous raconter, et comme j'ai la langue bien pendue (mon petit frère qui se croit malin dit « tordue »), je ne peux pas m'empêcher de le faire. J'ai déjà entendu parler de plusieurs histoires de criminels, mais celle-là est vraiment spéciale, comme ma mère, policière et enquêtrice sur cette affaire.

Elle travaillait à l'époque dans un commissariat près de la forêt de Rougeau et me l'a rapportée par le menu ! Super cafteuse, la mère ! Non ? Tout comme les sorcières avaient leur philtre pour faire parler les gens, moi, les soirs d'ennui, j'avais mon petit plat secret quand je voulais qu'elle me raconte l'une des histoires du commissariat : des spaghettis polonaises. Mon secret : ajouter un peu de vodka, et le tour était joué. C'est ce que j'ai fait il y a quelques jours, mais maintenant, je n'y tiens plus... Je sais, je sais, je parle trop, vous vous impatientez. Alors voilà cette histoire :

C'était une journée d'été assez chaude. La passer sous les arbres était l'idéal durant ce week-end dans la région. Ce fut pour cela que les Bocuse avaient pensé emmener leurs enfants en forêt de Rougeau. Exceptionnellement, les Bocuse avaient voulu faire un pique-nique gastronomique, pour faire plaisir aux enfants (pour le pique-nique), mais aussi en pensant un peu à eux. Et puis, il n'est jamais trop tôt pour faire l'éducation des papilles, disait toujours, paraît-il, Paul, le père, qui était restaurateur, tout comme sa femme. Ils allèrent donc au Hérisson Jaune, un food-truck gastronomique (c'est à la mode!). Au menu :

- *Brochettes de bœuf mariné*

- *Légumes de saison et frites façon belge (pourquoi l'ajouter, on se demande ? Mais bon, les américains disent bien « French fries »... une véritable histoire de belge, ces frites...)*

- *Fruits de saison et glaces artisanales (mais ils disent tous ça aujourd'hui!)*

Un bon repas était la meilleure façon de commencer une belle journée. Dès le moment où ils allèrent chercher leur repas au Hérisson Jaune, les enfants sautèrent dans la voiture, excités de pouvoir aller « explorer les territoires inconnus de la forêt » mais aussi de pouvoir manger, bien sûr ! Les parents en avaient déjà mal à la tête... mais étaient bien heureux aussi ! Ils avaient prévu de passer une belle journée, sans se douter de ce qui allait se produire...

Ils arrivèrent enfin à destination ! Mais un petit problème (énervant selon moi) se posa : ils devaient trouver une place de parking, ce qui était difficile car c'était une journée chaude et ensoleillée : une bonne partie de la population était de sortie. « La bonne place » était introuvable ! Coup de chance pour les Bocuse, l'une d'elle venait de se libérer. Sortis de la voiture, les jumeaux Maël et Maëlys (qui avaient 7 ans) coururent partout ! Malheureusement pour les joyeux bambins, les parents les rappelèrent à l'ordre pour les aider à sortir le repas de la voiture. La famille Bocuse marcha assez longuement tant il y avait de monde et peu de place pour eux quatre. De ce fait, les jumeaux se plaignirent, encore et encore, jusqu'à épuiser les parents qui avaient extrêmement chaud, marchant sous ce soleil de plomb, avec un ciel qui commençait à devenir orageux. Ils trouvèrent malgré tout un joli petit coin d'herbe. Les enfants étaient heureux comme tout, frites et brochettes allaient arriver dans leur estomac de grincheux ! Une fois que tout fut sorti des sacs, la dégustation commença ! Mais Ghislaine fut prise immédiatement d'un étouffement dès qu'elle avala une bouchée de sa brochette...

Ghislaine, qui avait conservé son nom de jeune fille, Arabian, dit à son mari :

« C'est bizarre, pendant un instant, j'ai eu l'impression que j'allais mourir ! Tu n'aurais pas payé le cuisinier pour que je m'étouffe avec les brochettes, par hasard ? » dit-elle en rigolant.

- « Et toi, ne serais-tu pas un peu soupe au lait aujourd'hui ? », dit Paul, assez énervé par cette remarque. « T'arrêtes pas de m'faire des réflexions aujourd'hui : d'abord dans la voiture parce que je conduis soi-disant mal et que MADAME Ghislaine dit Arabian pense que je ne suis pas assez drôle à son goût !

- Mais papa ! Nous aussi on a failli nous étouffer parce que c'était énormément piquant ! », dirent Maël et Maëlys en chœur.

- « Énormément, pas énormément mes chéris », reprit leur mère.

- « Piquant, piquant... ! Mais vous ne connaissez rien à la bonne cuisine, de toute façon ! », termina, furieux, Paul, qui avait essayé de faire plaisir à tout le monde ce jour-là.

Maëlys s'exerça alors à dire « énormément », ce qui fit beaucoup rire son jumeau ! Heureusement que Ghislaine pensait toujours à tout quand Paul, selon elle, ne pensait à rien. Elle avait pris du pain, ainsi que des filets de poulet cuisinés « façon Arabian », disait-elle toujours, au cas où ils n'auraient rien trouvé d'intéressant au Hérisson jaune. Cela leur permit de manger autre chose que les brochettes. Paul continua quant à lui de les manger avec fierté, y compris celles de sa femme et de ses enfants même s'il restait des frites et légumes de saison, ainsi que de la salade de fruits. Mais tout ceci fut interrompu lorsque Maëlys, en jouant, dit à sa mère :

- « Maman ! Il commence à pleuvoir, faut rentrer à la maison avant d'être trempés !

- On remballe tout. Paul ? Mais où il est encore passé celui-là ? Paul ? Viens m'aider ! », cria Ghislaine.

- « Mé...ince ! », répondit Paul. C'était son juron préféré, paraît-il, un curieux mélange de merde et de mince pour ne pas trop choquer les enfants quand il était agacé (et c'était souvent, ces derniers temps). Il ajouta « toujours obligé de tout faire dans cette famille. Et puis jamais de merci, ni de s'il te plaît ! », retint-il dans sa barbe, qu'il n'avait pourtant pas.

Paul avait depuis quelques temps, en effet, me raconta ma mère, un comportement assez étrange, qui le rendait souvent nerveux, comme si une ombre le guettait en permanence. Sa fille et son fils avaient remarqué tout cela. Ils avaient donc décidé de mener l'enquête, afin de trouver une explication à toutes les cachotteries de leur père. D'abord, quand il répondait au téléphone à un numéro masqué, il était toujours bizarre. Il bégayait aussi quand quelqu'un frappait à la porte. Il transpirait et tremblait un peu aussi. Ensuite, il sortait très souvent, trop souvent, sans dire où il allait. Dernièrement, il s'était mis à affûter des couteaux Laguiole, qui n'en avaient vraiment pas besoin, un geste insensé qui ne lui ressemblait pas du tout. En résumé, il semblait traîner des casseroles derrière lui, ce qui était un comble pour un cuisinier !

Ce pique-nique commençait donc à sentir le fromage : dispute, vengeance qui semblait se préparer, enfants qui jouaient les agents secrets de la CIA, enfin bref, le culinaüm quoi, le capharnaüm des cuisines familiales!

Les Bocuse, arrivés dans leur véhicule, commencèrent à sortir du parking, ce qui n'était pas simple à cause de l'embouteillage créé par la pluie d'orage et le départ précipité de chacun. Paul mit alors la radio. Mais, pile-poil à ce moment-là, un individu habillé tout en noir, avec une spatule de cuisine en acier entre les mains, sortit de nulle part et se dirigea vers les Bocuse. Il se mit à cogner frénétiquement la vitre du conducteur avec son drôle d'instrument, comme s'il essayait de la briser. Il martelait comme un fou, et la scène était d'autant plus angoissante que les Bocuse étaient bloqués dans leur véhicule à cause de l'embouteillage et, pire, tous ceux qui assistèrent à la scène n'osèrent pas sortir de leur véhicule. Les enfants se baissèrent alors immédiatement et mirent leur tête contre leurs genoux. Leur mère essaya de composer le 17 mais n'y parvint pas. Dans l'excitation du moment, son téléphone lui échappa des mains. Le père, invraisemblablement, ricanait. Mais non pas un ricanement du genre à la cool. Non, c'était le ricanement de la mort qui guette, le rire nerveux d'une personne qui s'attend au pire. Alors Maëlys comprit les appels : leur père était sans doute victime de menaces de mort. Mais de la part de qui ? Comme elle avait eu la bonne idée de ramener son petit carnet qui ne la quittait pratiquement jamais pour penser à ses recettes maison, elle inscrivit dessus, en panique : « À LAIDE ! » Elle montra la feuille aux voitures de derrière et à celles qui se trouvaient à côté de la leur. Mais personne ne bougea, décidément ! L'inconnu parvint alors à casser la vitre et, aussi violemment qu'il était sorti du néant, frappa Paul à la tête avec sa spatule, ce qui l'assomma. Sous le choc, tout le reste de la famille perdit connaissance à son tour. L'individu tout habillé de noir s'enfuit alors comme il était venu, à la manière d'un magicien, comme s'il n'avait été qu'une illusion.

La police, et donc ma mère, entra en scène quelques temps plus



tard car il demeurerait beaucoup de choses à élucider : qui était cette personne qui avait tenté d'assommer, et peut-être de tuer, Paul Bocuse ? Un homme ? Une femme ? Était-elle vieille ou jeune ? Les Bocuse la connaissaient-ils ? Que leur voulait-elle ? Et, enfin, pourquoi assommer Paul et non pas quelqu'un d'autre ?

Il y avait sans doute encore bien des questions qui se posaient, mais il fallait retrouver cet assommeur en herbe avant qu'il se mette à battre comme des œufs la ville entière ! La police n'interrogea pas immédiatement Paul Bocuse, qui s'était retrouvé à l'hôpital, sans en être encore sorti, tout comme elle laissa la famille tranquille, toujours sous le choc.

Une semaine s'était écoulée lorsque Ghislaine décida de se rendre elle-même au poste de police pour voir si les choses avançaient au niveau de l'enquête. Ce fut le cas :

- « Premièrement, dit ma mère, nous avons trouvé de quoi était faite la spatule : de l'acier en carbone, ce qui est très rare. Sans doute un professionnel...

Deuxièmement, nous savons où a été fabriquée cette spatule et la boutique où on la vend : « *Mangez, Bougez, Spatulez !* », qui renforce notre intuition de départ...

Troisièmement, nous en avons déduit que ce devait être une spatule de grand chef (mais quelle intelligence ma chère Watson de mère!). En plus de cela, nous savons que ce vendeur n'a que peu de clients réguliers. Quatre précisément, dont une femme débordée qui ne pense qu'à faire des gâteaux à ses enfants. Tout a été vérifié : elle nous a montré le gâteau qu'elle a fait le jour des faits. Elle prend toujours des photos de ce qu'elle cuisine pour les poster ensuite sur les réseaux sociaux. Nous avons ainsi le jour comme l'heure de son post, qui correspond au moment de l'agression. Donc, pas de doute, nous avons son emploi du temps. On a aussi vérifié celui d'un autre client, un homme d'affaires, qui était à l'étranger au moment des faits. Donc, pour résumer, il reste deux suspects sur lesquels nous pouvons enquêter : deux hommes, et pas n'importe quels hommes, des gens du métier... de la cuisine, quoi !

Or, et quatrième, un des deux suspects est mort il y a quelques mois. Donc le suspect n°1 est (roulement de tambours) le critique culinaire (l'un des plus sévères, paraît-il, m'a dit ma mère), François Simon, qui a notamment rédigé une critique pas très tendre sur le *Café Michalak*. Mais il n'a jamais rien écrit de gentil, donc rien de surprenant de ce côté-là... A notre avis, il faudrait aller chercher de ce côté-là. »

Ghislaine demeura bouche-bée car elle et son mari qui étaient également restaurateurs, avaient reçu, pour leur part, une excellente critique de ce même monsieur. Elle pensa alors, sans le dire, qu'il avait peut-être commis ce crime atroce car il ne supportait pas d'avoir rédigé pour la première fois de sa vie une excellente critique sur un « petit restaurant sans doute peu connu, qui gagne à l'être » : une bonne critique qui le discréditerait pour toujours. Ghislaine pensa alors immédiatement qu'il tenterait aussi, peut-être, de l'agresser... même si elle essayait de se rassurer en se disant qu'elle n'était que la serveuse du restaurant, oubliant qu'elle en était également la propriétaire. Elle sortit donc du poste de police mi-figue, mi-raisin, après avoir avoué qu'elle connaissait bien cet individu. Elle retourna auprès de ses enfants et de son mari qui venait de quitter l'hôpital, tous logés dans un hôtel de la région le temps de l'enquête. Puis, elle prit des billets de train pour enfin rentrer chez eux et vers leurs inquiétudes.

Mais plus rien ne se produisit dans les années qui suivirent. François Simon était demeuré introuvable depuis que son nom était apparu dans les journaux, ce qui provoqua une certaine nervosité dans le commissariat. Plus rien, jusqu'à ce que, trois ans plus tard, Ghislaine se rende au supermarché faire ses courses de la semaine, où elle croisa le chemin de François Simon, ce qui la fit sursauter, son cœur hors de sa poitrine. Heureusement, pensa-t-elle, ses enfants étaient chez ses parents dans le sud pour les vacances! Quant à son mari, il était au restaurant, en plein boom du midi. Il ne lui répondrait sans doute pas si elle l'appelait au téléphone. Elle décida d'aller trouver immédiatement refuge chez elle, et appela le commissariat d'Apéritif, une ville au nom bien singulier pour des policiers censés empêcher les gens de conduire bourrés ! Mais bon, ce n'est pas le

sujet. Un policier lui répondit :

« Allô, bonjour, commissariat d'Apéritif, j'écoute.

- Bonjour monsieur, je viens de croiser LE suspect dans l'affaire de la tentative de meurtre de mon mari ! »

Le policier ne comprit pas immédiatement de quoi parlait cette femme, qui lui remit en mémoire l'histoire. Il reprit :

- « D'accord, où l'avez-vous croisé ?

- Au supermarché de la ville.

- Ok, je vais déployer des agents pour le retrouver. Une autre petite question : nous parlons bien de François Simon, le critique culinaire ?

- Oui, il s'agit bien de lui.

- Merci de nous en avoir informés. Et fermez maintenant à double tour votre maison. MAINTENANT ! Je vais envoyer de suite une patrouille chez vous. » Et il raccrocha.

Faussement rassurée, Ghislaine chercha d'abord à joindre son mari, sans y parvenir, puis ferma à double tour la porte de sa maison, comme le lui en avait donné l'ordre le policier. Je dis « faussement rassurée » car de toutes les affaires dont j'ai entendu parler, celle-ci est sans doute la plus étrange !

En effet, barricadée chez elle, cette pauvre femme eut la désagréable surprise, quelques instants après son appel téléphonique au commissariat, d'entendre toquer à sa porte. Par la fenêtre de sa chambre, elle aperçut Le Spatuleux François Simon (il était appelé comme cela dans le milieu des critiques culinaires) ! Elle n'alla pas lui ouvrir, évidemment, mais, à la fois apeurée et curieuse de le trouver ainsi sur le pas de chez elle, elle décida malgré tout de quitter sa chambre, descendit les escaliers, et s'adossa fermement à sa porte, de peur qu'il veuille l'enfoncer, pour entendre ce qu'il avait à lui dire :

- « Madame Bocuse, je sais que vous pensez que je suis l'agresseur de votre mari. Mais ce n'est pas moi, je le jure ! Depuis trois ans, je

me terrine...je veux dire, m'entérine... ne sors plus de ma cachette... je vis comme un rat... ma vie est fichue...

- Qu... Qu... Quoi ! Sérieusement ! Qu'est-ce que vous me racontez là ? Mais c'est vous l'agresseur de mon mari... Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Tout le monde sait que vous avez voulu l'éliminer, parce que vous avez été obligé d'écrire pour la première fois de votre vie une critique gastronomique positive ! À moins que vous ne racontiez n'importe quoi pour éviter la prison ! » dit finalement Ghislaine, choquée, des larmes contenues lui faisaient mal dans la gorge.

- Mais je ne mens pas, je vous assure ! Et puis quoi ! Tueur ! Vous m'avez vu ? Sans rigoler ! Je suis aussi court sur pattes qu'une patate douce, les bras aussi gros qu'un spaghetti al dente. Et j'ai le courage d'une langouste avant d'aller bouillir ! C'est pour ça que je suis devenu critique, pour me venger de mon physique ingrat, trop gras, enfin comme vous voudrez, mais bon sang, regardez-moi ! »

Ghislaine regarda rapidement dans l'œil-de-bœuf et pensa : c'est vrai, François Simon n'avait vraiment pas le physique de l'emploi.

- « Mais qui serait l'agresseur, alors ? », dit Ghislaine, en lui ouvrant finalement la porte.

- « Ça, vous ne le devinerez ja... ! »

Il n'eut pas le temps de terminer sa phrase, lorsqu'un homme surgit derrière lui, l'assomma à son tour avec une casserole. Puis, il entra violemment dans la maison, quatre boîtes de sauce tomate dans la main droite, une paire de menottes, un foulard et... un ouvre-boîte dans la main gauche !

Il prit Ghislaine par le bras, l'assit sur une chaise, lui passa les menottes autour des mains, le foulard entre les pieds et ouvrit les boîtes de sauce tomate. Ghislaine essaya de s'enfuir mais n'y parvint pas. L'homme enleva sa capuche. Quelle surprise ! Elle vit son cuisinier adoré, le si gentil Michel Safran de *Top Chèvre*, sur Haine 6, son émission culinaire préférée. Il lui révéla le fin mot de l'histoire :

« Pourquoi vouloir assommer votre mari, quitte à le tuer ? Pour le faire taire, pardi ! Parce que lorsque vous avez créé ces tutos sur Grostube, et ce livre de recettes de cuisine Sans mon Safran, expliquant que tout le monde pouvait cuisiner sans être cuisinier. Moi, j'ai perdu mon audimat et mon émission. Remplacé par l'autre, là, le mignon Cyril Mignac !

- Et puis quoi, répondit Ghislaine, vous allez assommer tous les grostubeurs qui se trouvent sur Internet et ceux qui font leurs livres de recettes de cuisine ? Allez-y, assommez-moi, puisque vous en êtes là !

- Mais, c'est un métier, cuisinier, ça ne s'apprend pas en cinq minutes sur votre Internet, Madame ! »

Michel Safran commença alors à lui fourrer des centilitres de sauce tomate dans la bouche pour la faire taire, tellement que Ghislaine suffoqua, toussa, s'étouffa, puis, finalement, ne recracha pas seulement toute la sauce tomate sur la face du Safran, mais tout son repas du midi... Cela lui fit une jolie pizza sur le visage, dont l'odeur finit par l'épanouir lorsque la police arriva enfin !

Finalement, tel était roulé qui croyait aplatir. Après cet épisode tragico-mique, les Bocuse ouvrirent un restaurant italien. Et quant à moi, depuis ce jour, dès que je vois une pizza, je ne peux pas m'empêcher de rire doucement, en y voyant le visage truffé de ce drôle de Safran !

**FIN**





**17 AOÛT 1661, UNE FÊTE  
TROP SOMPTUEUSE**

Nathalie BARENGHI

« Ils n'auraient jamais pensé qu'un si bon Brie puisse être empoisonné ».

Voici, en substance ce que Hippolyte a songé à la découverte du corps du grand escuyer-tranchant<sup>1</sup> François-Pierre de La Varenne. À proximité de la dépouille, la tranche de brie de Meaux empoisonnée trônait, là, sur le sol à la vue de tous !

Mais ne nous précipitons pas.

Tout commence en ce mercredi 17 août 1661. Les chardonnerets élégants sont affairés à donner la becquée à leur dernière couvée de l'année. Leurs allées et venues ressemblent à un ballet sans fin. La chaleur, malgré l'heure, est déjà ardente.

Gaspard, en retrait sous le porche, adossé aux pierres blanches de Creil, contemple, les yeux rêveurs, ce drôle de manège. D'un physique banal, ni trop petit, ni trop grand, juste quelques rondeurs et une petite bouille espiègle d'adolescent qui entre à pas feutrés dans le monde des adultes, mais malgré son jeune âge on devine déjà en lui droiture, intelligence, audace et débrouillardise.

Au-delà des douves du château s'étendent les fins rinceaux de buis sur leur lit de sable jaune magnifiant les boulingrins du parterre des Broderies, les grilles d'eaux étirent leurs bras liquides, les bassins des tritons barbotent sur des airs de chérubin, le miroir d'eau réfléchit comme une mer d'huile, les grandes cascades s'abreuvent au grand canal de cinq cent toises de longueur, et en point de fuite, Hercule contemple paresseusement ce trompe-l'œil de paradis artificiel.

Aujourd'hui est un grand jour, c'est l'inauguration du château de Vaux-le-Praslin. Ici commence sa carrière de commis, dans la sous-brigade dévolue à l'ambigu<sup>2</sup> de la rotonde. Ce vaisseau ovale en avant-corps dont les seize grands termes représentent les douze signes zodiacaux défilant au rythme des quatre saisons, invitent les yeux à s'évaporer vers le culmen de sa coupole. Certes, celle-ci n'est pas achevée, mais l'élégance du damier en pierre blanche et ardoise,

---

<sup>1</sup>Escuyer-tranchant : Nobliau chargé de découper la viande.

<sup>2</sup>Ambigu : désigne un buffet sur lequel sont présentés simultanément tous les plats, du salé au sucré.



la magnificence des stucs, la délicatesse des acanthes, la grâce des cariatides, la souplesse des voussures à l'italienne, la richesse des tympans et ces deux portières des Renommées, font de ce lieu le parfait inventaire de l'excellence des savoir-faire, des arts et des sciences, en sorte un véritable palais du soleil.

Pour Monsieur le Surintendant des Finances aussi c'est Le grand jour. Il reçoit celui que l'on nomme déjà le « Roi-Soleil ». En cette journée, il s'apprête à éclipser ses ennemis, tel un habile écureuil gravissant méthodiquement les marches du succès, écu à la mèche courte après écu à la mèche longue, dans la course au poste de premier ministre laissé vacant par la mort du cardinal.

Comme une vague, le pic et le repic tintent six heures et extirpent Gaspard à sa songerie.

- « Diantre, il faut que je me bouge. »

Et au pas de course, il gagne les cuisines.

À peine franchi le seuil de la porte, c'est un chaos indescriptible, millimétré comme une ruche en pleine campagne de récolte mellifère. Marmitons, commis, chefs de partie, sous-chefs et chef, tous virevoltent. Il est temps de préparer les rôts, mijoter les fonds, mitonner les sauces, écosser, épépiner, évider, éplucher, monder, peler fruits et légumes tout droit sortis du potager. Au menu, faisans, cailles, ortolans, perdrix, marinades de poulets, canards farcis à la sauce douce, concombres à la sauce blanche, tourtes d'esperlans, hachis de carpe, blanc-manger de chapon, boussacs de lièvres, brochets bouillis, esturgeons rôtis, accompagnés de salades d'anchois en deux façons, de petites laitues, de pourpiers, de persil Macédoine.

À la carte des vins s'ajoutent les eaux de jasmin, de roses muscades et de citron.

Et pour clore en douceur ce festin, gâteaux de cerises, d'abricots, de pistaches et d'amandes, mais aussi macarons, fruits confits et soupe au lait .

Quatre-vingt tables et trente buffets sont à garnir, pas de temps pour flâner.

Vatel, en chef d'orchestre, distribue ses consignes :

- « Quentin, Thibault, Gaspard, vous êtes affectés à la brigade du Maître volailler.

- Maître Pouillard, vous les chapeauterez pour les canards farcis à la sauce douce.

- Oui Chef ! »

Thibault et Quentin, apprenez les canards, « Ouvrez les canards par le dos, tirez la chair, laissez les os & la peau ensemble sans le défigurer<sup>4</sup>. Gaspard, toi, cours en réserve, il nous faut du lard, des dattes de levant, des écorces de citron confit, des pistaches, des macarons, de la cannelle, du sucre, du vin blanc et des citrons pour la sauce », tonne le maître volailler.

À l'économat, Gaspard trouve la porte entrebâillée.

Après avoir pesté « Qu'est-ce qui bloque ? », il résout de forcer l'huis. Un coup d'épaule, puis deux, puis trois et la porte, tel un judoka utilisant la force de son adversaire pour remporter le combat, s'ouvre enfin, entraînant Gaspard dans son élan qui se retrouve allongé de tout son long sur le corps sans vie de La Varenne.

Son cœur, comme un cheval au galop martèle dans sa poitrine, ses tempes tel un étau glacé oppressent sa tête. La peur est d'une telle violence qu'un shoot d'adrénaline se répand dans chacun de ses vaisseaux sanguins. D'un bond, il se relève et parcourt les trois cent vingt-huit pieds<sup>5</sup> qui le séparent des cuisines en un chrono à faire pâlir Usain Bolt, en s'époumonant « Monsieur Vatel, Monsieur Vatel !!! »

Il le trouve près du piano en grande discussion avec maître Pouillard.

---

<sup>3</sup> L'expression « soupe au lait » est apparue au cours du XIX<sup>e</sup> siècle en référence à ce phénomène qui reflète les brusques colères ou changements d'humeur. L'action se situant au XVII<sup>e</sup> siècle, j'ai pris le parti de l'utiliser autrement.

<sup>4</sup> Canard farcis à la sauce douce recette de Pierre de Lune  
([http://terroirs.denfrance.free.fr/p/bibliographie/Lune\\_parfait\\_cuisinier.html](http://terroirs.denfrance.free.fr/p/bibliographie/Lune_parfait_cuisinier.html))

<sup>5</sup> 328 pieds : environ 100 mètres.

Tremblotant, sur la pointe des pieds, il se hisse à hauteur de son oreille et lui susurre « Monsieur de la Varenne est mort, je viens de le découvrir gisant à l'économat ».

En fin coordinateur et pour éviter la confusion du brouhaha, Vatel à son tour murmure à Pouillard et à Gaspard de le suivre sous les regards curieux de la brigade. Dans leurs yeux, en suspension, des flammèches d'angoisse dansent. La peur se drape comme un brouillard glacial autour d'eux.

Au seuil de l'économat, Vatel d'une voix éraillée distille ses ordres :  
- « Pouillard, allez prévenir Monseigneur Fouquet. Gaspard, va quérir Monsieur Purgon, le médecin. Moi, je vais inspecter les lieux. »

Resté seul, Vatel, de son regard aiguisé, scanne la pièce. A destre, dans un camaïeu verdoyant trônent fièrement artichauts, champignons, brocolis, choux-fleurs, cardons, haricots et petits pois, ces précieuses perles vertes dodues et soyeuses, nouvelles coqueluches royales.

À sénestre, les laitages et leur monochromie ivoirée : Saint-Nectaire, Époisses, Rollot, pavé de Pont-L'Évêque, et les cinq Bries locaux : de Meaux, de Nangis, de Provins, de Montereau et de Melun dont nous pourrions vanter le ramage.

En s'approchant de l'étagère en noyer blond satiné aux grains fins et aux fils réguliers où s'affinent les fromages, son pied écrase la tranchette de Brie.

Finalement, son regard n'est pas si aiguisé que cela puisque l'arme du crime finit écrabouillée sous son escarpin raffiné.

Vatel, infatué de lui-même (espérons que ce trait de caractère ne le perdra pas) prestement nettoie toutes traces de sa gaucherie. Adieu fil à tirer. Adieu piste à remonter. Il est des personnalités comme cela, qui ne savent pas assumer leurs erreurs, et qui de facto, face à leur maladresse pourtant bien humaine, dans une sorte de pirouette ridicule, falsifient la réalité. Mais qui dupent-elles, si ce n'est en premier lieu elles-mêmes ?

De l'autre côté du couloir, dans la pénombre d'une alcôve, Hippolyte ne peut retenir un « Oh ! » de soulagement révélant sa présence. Prestement, comme un cabri, il jaillit de sa cachette et part en courant dans un nuage de poudre d'escampette. Traverse les cuisines. Heurte un billot comme sous l'effet d'un bumper, rebondit sur une cuve en cuivre dans un grand Bing, fait une coulante et repart sans tilter. La partie n'est pas finie. Arrivé à l'escalier, quatre à quatre, grimpe les marches, atterrit à la lisière des douves et franchit le ponton. Son souffle est rauque, son sang bouillonne dans ses veines. S'il ne relâche pas son allure, il peut s'en tirer, atteindre le bassin de la Couronne et s'enfoncer sous la charmille. Au pire, à quelques encablures de là, il peut rejoindre la rivière souterraine dont la mauvaise réputation en rebutera plus d'un.

Vatel, tout à sa surprise, gelé, figé, collé, est resté comme deux ronds de flan. Mais à peine s'est-il ressaisi qu'arrivent Gaspard et Purgon, suivis de Pouillard et de Monseigneur Fouquet.

- « Monseigneur, lui dit Vatel en aparté, à l'instant un homme vient de s'enfuir vers les cuisines. On aurait dit un mousquetaire !

- Un mousquetaire ?

- Oui, Monseigneur. J'ai reconnu sa casaque bleue ornée des quatre croix de velours blanc. »

Gaspard ne perd pas une miette de leur échange.

Purgon, pendant ce temps, accroupi près du corps, formule ses observations :

- « Il est bien mort. Voyez le raidissement des membres, la carnation rosée sur le corps et la mydriase des yeux. Pas de doute, il a été empoisonné. Je dirais à la poudre de succession.

- Vous en êtes sûr, s'enquiert Monseigneur ?

- Oui, avec ces symptômes c'est le seul diagnostic possible. »

Que va-t-il advenir de sa grande fête destinée à promouvoir la sienne en ce jour où toutes ses espérances pour son ultime conquête sont cristallisées ?

Pourquoi un membre de la compagnie des mousquetaires du roi, aurait-il commis un crime, ici et maintenant ?

Que faire ? Annuler ? Impossible. Masquer les faits jusqu'à la fin des festivités ? Pourquoi pas, au fond, " la diplomatie est aussi l'art de reporter les décisions jusqu'à ce que les problèmes se résolvent d'eux-mêmes. " <sup>6</sup>

Aussi déclare-t-il :

- « Pouillard, Vatel et toi (en désignant Gaspard) transportez le corps au fond de l'économat dans la zone la plus fraîche, recouvrez-le d'un drap. Pour l'heure, il ne s'est rien passé. Si on vous le demande, De la Varenne a dû s'absenter. Vous n'aurez qu'à prétendre qu'il a dû se rendre sur mon ordre à Moret-sur-Loing pour récupérer notre commande de sucre d'orge. Pas la peine de pérorer Monsieur Purgon ! Allez et ne vous aventurez pas à jouer les Marie-clapette ! <sup>7</sup>. »

Une fois les consignes de Monseigneur exécutées et enfin seul à l'économat, Gaspard, resté pour collecter les victuailles réclamées pour la confection de la sauce des canards, décide d'indaguer <sup>8</sup> pour découvrir qui a fait passer De la Varenne de vie à trépas. Peu importe s'il se fait laver la cornette <sup>9</sup>. Le grand escuyer-tranchant l'avait pris sous son aile lors de sa formation, et lui avait appris à désosser les jambons, à tailler les rôts... il ne peut pas rester les bras ballants.

Alors scrupuleusement, il fait le tour de la pièce, examine les étagères, soulève légumes, agrumes, pièces de viande, fromages, pots à épices, en quête du moindre indice. A quatre pattes, il explore sous les rayonnages, quand soudain sous sa main la froideur d'un métal glace ses doigts. S'étirant comme une pieuvre en quête d'un bon homard, il parvient à en extraire une montre-oignon. Quel extraordinaire instrument. Son mécanisme est rehaussé de beaux ornements dorés, encadrant un médaillon central émaillé sur un fond noir d'où se détache le portrait en buste d'une jeune femme

---

<sup>6</sup> Citation de Paulo Coelho « Veronika décide de mourir »

<sup>7</sup> Marie-clapette : commères.

<sup>8</sup> Indaguer : (Belgique) Enquêter.

<sup>9</sup> Se faire laver la cornette : se faire réprimander.

vêtue d'un corsage vert recouvert d'une écharpe rose, un bouquet de fleurs dans les cheveux. Magnifique. Son cadran d'émail blanc porte en relief bleu azur les heures en chiffres romains et sur son couvercle cette inscription gravée « ο λατρευτός μου γιος του ιππόλυτου »<sup>10</sup>. Le voilà bien mari, le français il maîtrise, certes sommairement. Mais là, il ne sait même pas de quelle langue il s'agit. A qui s'adresser sans trahir les consignes de Fouquet ?

Jean-Baptiste, il saura lui, songe-t-il en sortant du palais et en arpentant les jardins.

Il finit par l'apercevoir au bas de l'allée des sapins, près de la grille d'eau. Ni scène, ni décor, uniquement jardins et murs pour seul écrin à la comédie-ballet « *Les Fâcheux* » prévue ce soir.

Jean-Baptiste est facile à reconnaître, il « n'est ni trop gras, ni trop maigre ; il a la taille plus grande que petite, le port noble, la jambe belle ; il marche gravement, a l'air très sérieux, le nez gros, la bouche grande, les lèvres épaisses, le teint brun, les sourcils noirs et forts, et les divers mouvements qu'il leur donne lui rend la physionomie extrêmement comique<sup>11</sup> ». Celui-ci est en pleine discussion avec Pierre Beauchamp à fignoler la chorégraphie de la représentation.

Avec l'audace qui le caractérise, Gaspard aborde Jean-Baptiste dès qu'il a fini sa discussion. A plusieurs reprises, tous les deux avaient échangé en cuisine et noué une certaine complicité, lorsque l'auteur, tard la nuit, faisait une collation épicurienne.

- « Jean-Baptiste excuse-moi, j'ai besoin d'aide. Tu saurais me traduire l'inscription qui figure sur ce boîtier ?

- Bonjour Gaspard. Quelle magnifique montre. Elle est à toi ? », le questionne-t-il dans une sorte de hoquet.

- « J'aimerais bien, mais non. Je viens de la trouver près de l'économat et je me disais qu'avec l'inscription, je pourrais sûrement la restituer à son propriétaire. Tu pourrais me la traduire ?

- Désolé Gaspard, le grec, je ne connais pas.

- Ah c'est du grec ?!?

---

<sup>10</sup> ο λατρευτός μου γιος του ιππόλυτου : à mon fils adoré Hippolyte.

<sup>11</sup> Portrait de Molière par Mlle Poisson, fille de l'acteur Du Croisy.

- Oui. Tu devrais consulter Jean. Je ne vais pas te raconter des fables, lui par contre, il maîtrise cette langue. Tu devrais le trouver dans le dôme. Je sais qu'il voulait observer le remue-ménage des derniers préparatifs en prenant de la hauteur. Tu le connais, il aime prendre un certain recul pour animaliser sa vision de l'Homme. De cette hauteur, il paraît que nous ressemblons à de petites fourmis qui nous agitions dans tous les sens. »

Gaspard le remercie et remonte vers le château par le bassin de la couronne.

Bien qu'écrasé par la chaleur, Gaspard sent le duvet de sa nuque se hérissier sous le froid polaire d'un regard qui le surveille, là-bas, à quelques encablures, tapi sous l'ombre écrasante de la charmille. Sans tourner la tête, les sens en alerte, de l'extrémité de sa rétine il perçoit une silhouette furtive se dérober, faisant s'arrêter son cœur l'espace d'une maigre seconde.

« C'est lui », se dit-il, car bien que fugace, la forme était drapée dans une casaque bleue.

Il faut réagir vite. Il bondit comme un vif-argent. Sa rapidité est telle que l'ombre, bien qu'à l'affût, n'a pas le temps de s'évaporer.

Bien qu'Hippolyte mesure cinq pieds quatre pouces<sup>12</sup> et a le corps souple et vigoureux, sous la violence de l'impact, les deux hommes roulent à terre. Un poing pour une mâchoire. Un pied pour un estomac. Un coude pour un œil. Du pur Talion ! Mais face à l'expertise du combat toute militaire de son adversaire, Gaspard se retrouve rapidement groggy et immobilisé contre un arbre.

- « Pourquoi t'en prends-tu à moi ?

- Je sais que vous étiez près des cuisines tantôt. Pourquoi vous êtes-vous enfui ?

- En quoi cela te regarde ?

- J'ai trouvé une montre-oignon près des cuisines, je pensais que c'était la vôtre.

- Et pour me la rendre, tu me tombes dessus comme sur un simple

---

<sup>12</sup> 5 pieds 4 pouces : 1,73 m.

manant ? Drôle de méthode ! En général, on te saute dessus pour voler, et non l'inverse. Arrête de me baratiner, dis-moi ce que tu me veux », dit-il en en tâtant discrètement la poche intérieure de sa casaque.

- « Je sais ce que vous avez fait au grand escuyer-tranchant !

- Ah ? Et qu'ai-je donc fait à ce brave homme ?

- Vous... l'avez tué !

- Je l'ai tué ?

- Oui, et je sais maintenant que cette montre est la vôtre. Vous vous êtes trahi à l'instant en fouillant votre poche.

- Écoute gamin. Je ne connais ni d'Ève, ni d'Adam ton De la Varenne. Mais effectivement, cette montre est la mienne, je ne sais pas pourquoi tu l'as trouvée à l'économat. Rends-la-moi. »

Sans attendre, il ouvre la main de Gaspard et récupère son précieux bien.

- « Comment savez-vous qu'elle était à l'économat ? J'ai juste parlé des cuisines. »

Surpris par sa bêtise, Hippolyte relâche sa prise. Gaspard en profite pour se jeter sur lui et le basculer sur le dos. Il s'assoit à califourchon sur l'infortuné mousquetaire et reprend son interrogatoire.

- « Pourquoi avez-vous empoisonné De la Varenne ? Que vous a-t-il fait pour que vous vouliez sa mort ?

- Je ne l'ai pas empoisonné !

- Alors pourquoi vous êtes-vous enfui ?

- Je ne peux t'en dire plus sans mettre ma vie en grand danger.

- Tudieu vous allez parler !!! »

Il lit alors dans l'iris du mousquetaire réduit à la taille d'une tête d'épingle noir ébène, une peur si intense, si profonde qu'elle le submerge à son tour et lui fait relâcher son emprise

- « De quoi avez-vous si peur ? »

Son intonation a changé : il n'est plus ni hostile, ni défiant, il est juste avide de comprendre comment un homme de cette trempe, mousquetaire de surcroît, peut revêtir une terreur si intense. C'est



incompréhensible. Ce soldat a connu a minima la guerre franco-espagnole, y a vu monstruosité et atrocité. Et là, il se tient épouvanté comme un enfant perdu de nuit dans une forêt pleine de loups aux crocs acérés, aux babines retroussées et fumantes.

- « Un peu de cœur<sup>13</sup> mousquetaire. Que peut-il vous arriver de pire que d'être condamné pour meurtre ? »

A l'issue d'un long et lourd silence rempli d'une réflexion intense, Hippolyte finit par dire :

- « J'ai d'énormes dettes de jeu. Le hoca, tu connais ? J'y ai tout perdu. Mes économies, la montre que tu tiens à cet instant dans ta poche qui m'a été offerte par ma mère, et mon domaine. Il y a quelques jours, j'ai découvert que mon fesse-mathieu<sup>14</sup> était de mêche avec le propriétaire du tripot et qu'ensemble ils m'avaient conduit, partie après partie, à ma ruine dans le seul but de faire de moi leur instrument. C'est pour cela que tu as retrouvé ma montre à l'économat, elle devait m'incriminer grâce à l'inscription que ma mère y a fait graver. On n'est que très peu dans le secteur à avoir des racines grecques ! Mais avant de t'en dire plus, laisse-moi t'expliquer ce que le royaume traverse actuellement. Depuis la mort du cardinal, deux conceptions de l'État s'opposent violemment. Colbert acquis à la Couronne. Fouquet, lui, au « parti des dévots ». De la couleuvre ou de l'écureuil, un des deux doit anéantir l'autre, ces deux visions ne peuvent cohabiter. Soit ce règne restera dans l'ombre de Mazarin, soit un ordre nouveau s'installera. Le complot dont je te parle consistait à faire croire au roi que Fouquet m'avait acheté grâce à mes dettes pour attenter à sa vie. En qualité de capitaine-lieutenant des mousquetaires, j'ai, ce soir, certaines prérogatives, dont celle d'escorter les mets qui lui seront servis.

- Mais pourquoi Fouquet est-il si dangereux ?

- Fouquet est Surintendant, propriétaire de Belle-Île qu'il a transformée en place de sûreté, un des premiers armateurs du royaume, maître d'une flotte et de troupes suffisantes pour renverser le trône. Il est, depuis le décès du cardinal, l'homme le plus puissant

---

<sup>13</sup> Un peu de cœur : un peu de courage.

<sup>14</sup> Fesse-mathieu : usurier.

du royaume devant le roi lui-même. Colbert le soupçonne également d'être un membre influent de la Compagnie du Saint-Sacrement.

- La Compagnie du Saint-Sacrement ?

- Oui. Cette compagnie, sous l'égide fardée de Rome, se livre à une répression intensive des protestants. Selon Bossuet leur vrai projet est de « bâtir Jérusalem au milieu de Babylone » en réprimant les mauvaises mœurs et en réduisant à peu de chagrin les acquis des Protestants garantis par l'édit de Nantes. Ses membres, pour la plupart des gens de robe et des professions libérales, ont tissé un vrai maillage sur le territoire. En rayant Fouquet et le parti des dévots de la carte, Colbert veut laisser au roi les coudées franches pour instaurer sa propre autorité, surtout maintenant qu'il n'est plus sous la tutelle de Mazarin. Et puis pourquoi pas, par ricochet, obtenir la fonction de premier ministre pour bons et loyaux services ! Quand j'ai découvert le rôle que l'on souhaitait me faire tenir dans ce complot, j'ai décidé d'intervenir et d'intercepter le sbire de Colbert avant qu'il n'opère dans les réserves. Mais je suis arrivé trop tard, tout comme toi, j'ai découvert cet homme étendu mort. J'ai à peine eu le temps de m'emparer du brie empoisonné et de me cacher, que tu étais de retour avec Vatel.

- Mais comment avez-vous eu connaissance de ce piège ?

- Lundi, alors que j'étais de garde à Bleau, j'ai surpris un drôle de manège, près de l'escalier en Fer-à-cheval, qui a attiré mon attention. Deux hommes encapés de noir y tenaient conciliabule. Je me suis approché à pas de loup et ai entendu leur discussion. L'un des deux était mon usurier et l'autre, La Flèche, le premier valet de Colbert. Celui-ci lui a détaillé le plan et lui a remis une bourse aux armes de Colbert. Ce plan, tu l'as compris, consistait à empoisonner un met prisé<sup>15</sup> par le roi et à dissimuler ma montre à proximité ! L'ambition du « Nord »<sup>16</sup> n'est évidemment pas que notre roi meure, mais que le complot soit découvert par les goûteurs au cours du festin et que le roi pense que Fouquet et ses amis veulent prendre les rênes de l'État. La présomption seule est suffisante. Très marqué par la succession de Fronde depuis 1648, le roi, majeur maintenant, aura

---

<sup>15</sup> Louis XIV adore le Brie et en veut tous les jours au menu. 50 voitures font la navette Versailles-Meaux pour ravitailler chaque semaine la table du Roi.

<sup>16</sup> **Le Nord** : Surnom donné à Colbert par Madame de Sévigné.

certainement une réaction très violente. A la trappe Fouquet et le parti des dévots !!

- Qu'est-ce qui me prouve que c'est la vérité ?

- Rien en effet. »

Il marque une pause. Dans ses yeux l'étincelle d'une idée naissante jaillit. « Pourquoi ne pas se faire un allié de ce jeune commis ? Il est vif. Il est perspicace, mais surtout il travaille ici et y est connu. »

- « Comment te prénommés-tu ?

- Gaspard.

- Gaspard, je n'ai aucune preuve à t'apporter. Si tu veux connaître la vérité tu pourrais enquêter et retrouver l'empoisonneur de ton ami. Je ne peux pas le faire moi-même, ma tenue est trop voyante, tu le sais. Fouquet est déjà à ma recherche, je l'ai aperçu s'entretenir tout à l'heure avec le lieutenant de sa garde. Mais toi, tu as tes entrées au château, tu peux à ta guise aller et venir !

- Vous avez donc une piste ?

- Pendant la discussion que j'ai interceptée lundi, mon usurier a parlé de son homme de main à la Flèche, il l'a surnommé le boiteux. Il a précisé également qu'il était de toute confiance car il est jardinier ici depuis dix ans. Peut-être que tu le connais. »

Stupéfié par la description Gaspard, s'écrie :

- « Bon Dieu ! Mais c'est...bien sûr !<sup>17</sup> Michel ! Je le connais, il vient régulièrement aux cuisines. Pour assainir le potager de sa vermine, les jardiniers utilisent dans leurs préparations de l'arsenic.

- Tu es convaincu maintenant ?

- Oui.

- Il faut que tu le retrouves.

- Ça ne va pas être difficile, j'ai vu sur l'emploi du temps que les jardiniers aujourd'hui ramassent les grappes de chasselas dorés qui dans quelques décennies feront la renommée de Thomery. Avec les fortes chaleurs que nous avons eues ce mois-ci, la récolte a été avancée. On devrait le trouver au bas du potager, là juste en face. »

---

<sup>17</sup> Les cinq dernières minutes, première longue série d'enquêtes policières de la télévision française (fin des années 50).

Dans l'espoir de passer inaperçu, ils décident de descendre jusqu'au chemin de halage bordant le grand canal, en profitant de l'ombrage de la charmille et du dénivelé offert par les grandes cascades, et de remonter jusqu'au potager, une fois les jardins franchis. A peine arrivés au potager, ils voient Michel à l'écart d'un groupe de jardiniers près du carré à potirons.

- « Comment allons-nous nous emparer de lui ? » murmure Gaspard à l'oreille d'Hippolyte.

- « Va le voir et dis-lui que ton chef veut le voir en cuisine. Je vais vous attendre à la sortie, je le neutraliserai et nous pourrons à loisirs l'interroger dans un des abris à outils. »

Aussi simplement qu'énoncé, les voici tous les trois reclus dans un des abris du potager, protégés des regards curieux.

- « Bonjour Michel », dit Hippolyte la main sur la bouche du boiteux et en piquant sa dague sous sa carotide, faisant perler une goutte de sang. « J'ai des questions à te poser, si tu cries, il va-t'en cuire. T'as compris ? »

Michel hoche la tête, les yeux pleins d'effroi.

- « On ne va tourner pas autour du pot », reprend Hippolyte d'une voix autoritaire, « nous savons que tu étais chargé d'empoisonner le roi. Nous voulons que tu nous dises où tu as caché le reste de l'arsenic et la bourse qui contient tes gages ? »

Et il relâche son empreinte de la bouche du jardinier.

- « Mousquetaire, je ne peux pas faire cela. Vous ne connaissez pas la force de vos adversaires, ils vont nous réduire en poussière si je les trahis.

- Je les connais tout comme toi, mais je peux te garantir que si tu ne me donnes pas ce que je te demande, tu ne seras plus là pour t'expliquer avec eux !! »

La pointe de sa dague s'enfonce plus profondément dans le cou épais de Michel, ponctuant ainsi son propos d'un geste qui ne prête aucun

doute sur sa motivation.

- « D'accord... d'accord. Ils sont dans la poche de mon tablier », répondit-il la gorge nouée.

Aussitôt, Hippolyte, les doigts fébriles, fouille ses poches.

- « Parfait », dit-il euphorique en brandissant victorieusement les preuves de son « innocence ».

Soudain, il enfonce sa dague dans la gorge du jardinier qui s'écroule agonissant dans son sang.

- « Mais qu'avez-vous fait ? » s'écrie Gaspard.

- « J'efface les témoins gênants ! » Et d'un geste rapide, ceint le jeune commis par le cou.

- « Mais pourquoi ?

- Sans ton aide, je n'aurais pas pu identifier ce jardinier. Tu vois Gaspard, « en toute chose il faut considérer la fin ». <sup>18</sup> Quelles sont mes options dans tout cela ? Soit je vais trouver Fouquet et je lui narre la même histoire qu'à toi, soit je négocie l'effacement de mes dettes et la restitution de mes biens avec mon fesse-mathieu en échange de tenir secrète son implication dans cette affaire. J'opte pour la deuxième option. La bourse aux armes de Colbert sera un bon moyen de pression. Fouquet, je le crains, ne brillera plus très longtemps et sera un piètre protecteur d'ici peu.

- Vous ne pouvez pas faire cela !

- Hélas, je n'ai pas le choix Gaspard », dit-il en le poignardant au cœur.

**FIN**

---

<sup>18</sup> Le renard et le bouc, Jean de la Fontaine





**LE BRIE DU PERPIGNAN  
EXPRESS**

Amélie BOULIN

## - ENTRÉE -

Ils n'auraient jamais pensé qu'un si bon Brie put être empoisonné. C'était fâcheux. Tous se tenaient désormais en cercle autour du malheureux fromage, têtes basses, dans un silence de recueillement seulement troublé par les râles de la victime, couchée sur une banquette quelques pas en arrière.

Ils n'auraient jamais pensé qu'un si bon Brie put être empoisonné. C'était fâcheux. Tous se tenaient désormais en cercle autour du malheureux fromage, têtes basses, dans un silence de recueillement seulement troublé par les râles de la victime, couchée sur une banquette quelques pas en arrière.

- « Mais que quelqu'un le fasse taire ! » s'agaça la dame aux lunettes se tournant vers le corps allongé. Le médecin, agenouillé auprès de lui, leva un sourcil étonné.

- « Madame, votre mari aurait pu y rester... ».

Elle haussa les épaules.

- « Lui ? Laissez-moi rire ! C'est un comédien. Ne croyez pas que c'est un morceau de fromage qui va le tuer ! »

- « Vous y allez un peu fort. Il était empoisonn... »

- « Vous m'agacez à la fin ! Vous ne voyez pas que nous avons plus grave à gérer ? Ce pauvre fromage est maintenant immangeable ! C'est un gâchis sans nom ! »

L'assistance hocha la tête. Un gâchis, et quel gâchis ! Ce Brie de Meaux était la meilleure représentation de son AOP : fondant à souhait, moelleux à l'intérieur, légèrement résistant à l'extérieur, avec une croûte élégamment fleurie, douce au toucher, savoureuse une fois mangée. Ils avaient eu entre leurs mains profanes le fromage des dieux. La destinée de ce dernier en faisait un martyr de la caséine. Propulsé dans les airs par un geste malheureux, il gisait maintenant au sol, sur la moquette du train.

Le rapport légiste était formel. Venait de rendre l'âme un Brie de Meaux d'exception à 13h53, un dimanche 11 Juillet 2021, dans la cabine 07 de la voiture 03 du TGV 62750 à destination de Perpignan. Origine du décès : une chute fatale due à la collision entre la victime



et le bras d'un homme à chemise motif bicyclettes (véridique). Ce dernier, en s'étouffant avec le morceau de Brie qu'il mangeait, avait, dans un mouvement de panique, tenté de se raccrocher à quelque chose – n'importe quoi – et c'est le plateau du fromage qui passait par là qui fut attrapé. Le corps trop lourd de l'homme à la chemise s'était affaissé dans une symphonie de crachats et de toux, emportant dans sa chute le plateau, et le fromage. Au grand dam des témoins.

Ils étaient au nombre de cinq. S'étaient retrouvés dans la cabine 07 un moine en soutane, un médecin, la dame aux lunettes et son mari (le sixième et la victime) en âge de la retraite, un homme avec une montre, et une femme d'affaire. Après leurs casse-croûte respectifs, l'homme à la montre avait sorti un quart de roue de Brie, pour la plus grande joie de ses compagnons de voyage.

- « Un souvenir de voyage en région meldeuse », avait-il dit. « Un Brie ça se partage, sinon rien ! » « Une pure merveille ! » assurait-il encore en découpant des morceaux. Le médecin avait alors sorti une petite bouteille, un vin rouge de bourgogne fruité avec des notes légèrement toastées, pour accompagner cette jolie opportunité. « Un cadeau de mes amis dijonnais. » L'homme à chemise s'était empressé de trouver des gobelets qu'il avait dénichés au wagon bar. Le moine quant à lui avait tout d'abord refusé poliment l'offre fromagère et viticole mais l'insistance des autres l'avait finalement fait céder. Quand on lui avait présenté le plateau, la dame aux lunettes avait raflé sa part et celle de son mari d'une main experte, la femme d'affaire avait accepté la sienne poliment.

Tout aurait pu se dérouler parfaitement. Un souvenir impérissable d'un voyage vers le Sud de la France. Ce genre d'heureux hasards qui fait se rencontrer des personnes sur les chemins de la vie, joyeux intermède dans l'existence, etc. Vous connaissez la chanson.

Oui mais voilà : six inconnus réunis dans un train, c'est une occasion trop belle pour un meurtrier. Le fromage coupé en petits quartiers circulait entre ces convives d'un instant. Le bourgogne aidant, les langues s'étaient déliées et chacun y allait de son commentaire et de son anecdote. Il faut dire que ce petit vin était de toute beauté. L'homme à la chemise lorgnait sur la bouteille calée contre la jambe du médecin tandis que sa femme le morigénait sur son poids, ses artères et son foie. Pourtant, elle-même ne perdait pas une goutte de

son propre verre. Et puis l'homme à la chemise s'était mis à tousser. Un peu. Puis de plus en plus fort. Jusqu'à beaucoup. Sa face avait viré du rose pâle au cramoisi, puis au rouge violacé de celui qui s'étrangle par manque d'oxygène. Les autres convives d'abord muets de stupeur face au spectacle s'étaient ensuite mis en branle-bas de combat. Chacun poussait des cris, ne sachant que faire, et empêchant par leurs mouvements désordonnés le médecin de rejoindre le malheureux qui s'étranglait. Une chance que le corps tombé à terre ait libéré un passage.

Le médecin, qui avait cru à l'accident, comme eux tous d'ailleurs, avait toutefois conclu à un empoisonnement. Pour la plus grande surprise des voyageurs. Ce qui nous amène à notre situation actuelle. Un Brie écrasé sur la moquette à l'hygiène douteuse du train, et un homme passé proche de la mort par un empoisonnement.

- « Madame, demanda le médecin à la compagne de la victime, votre mari a-t-il des allergies alimentaires ? »

- « En quoi cela est-il pertinent monsieur ? », s'agaça la dame aux lunettes. « Faites votre métier comme dans Les Experts et trouvez ce qui cloche chez mon mari ! »

Le mari en question venait de relever la tête et fit une suggestion.

- « Monsieur le médecin, pourrais-je avoir de nouveau un peu de ce vin s'il vous plaît ? J'ai l'intime conviction qu'il m'aidera à me remettre d'aplomb... »

- « Ah ! », s'emporta sa femme. « Pour faire ta diva et me faire honte tu n'en loupes jamais une ! Tu ne vois pas que tu l'indisposes ce pauvre médecin avec tes bêtises ? Déjà que tu te donnes en spectacle devant tout le monde, maintenant tu voudrais du vin ? As-tu pensé à tes artères un instant ?! »

- « J'ai été empoisonné je te rappelle ! Alors si je dois mourir, je veux une dernière volonté ! », exigea l'homme à la chemise.

- « C'est la meilleure ! Tu oses utiliser ça à ton avantage ! »

Le médecin, pauvre médecin, choisit ce moment pour intervenir. Ils tournèrent leurs têtes vers lui.

- « Vous semblez prendre cela à la légère, mais il s'agit bel et bien

d'un empoisonnement », dit-il d'une voix grave.

La dame aux lunettes fut prise d'une faiblesse soudaine. Elle s'assit sur la banquette. Troublée, elle porta la main à son cœur et tourna un visage implorant vers lui.

- « Mais par quoi aurait-il pu être empoisonné ? Un poison ? De l'arsenic ? Ou bien la mort aux rats ? » débita-t-elle. Elle était fière d'avoir suivi toutes les saisons de sa série policière et de pouvoir sortir ces noms savants. Le médecin, qui était resté agenouillé, s'était relevé. Une idée germait dans sa tête, et il trouvait la coïncidence de très mauvais goût. À l'image d'un croque-monsieur sans fromage. Le crime de l'Orient-Express avait failli prendre un sérieux coup de jeune.

#### - PLAT -

Notre médecin décida de prendre le contrôle de la situation. Il pria tout ce petit monde de s'asseoir, sans oser jeter un œil au Brie mourant. Avant de prendre la parole, il referma lui-même la porte de la cabine. Puis il fit face à son auditoire silencieux.

- « Je ne sais pas s'il s'agit d'un hasard de circonstance ou d'un plan soigneusement préparé, mais ce Brie empoisonné ne semble pas un accident. »

Il attendit que sa déclaration fit son petit effet avant de reprendre. La femme d'affaire prit un air inquiet et le moine fit un signe de croix en direction du fromage.

- « J'ai retrouvé dans le morceau de Brie mangé par monsieur – il désigna d'un geste le concerné assis en rang d'oignons avec les autres – un infime morceau de truffe. Or, ce Brie n'était pas truffé. Nous l'avons tous vu en le mangeant, il était nature et sans ajout d'une quelconque garniture. Et pourtant, ce morceau de truffe est bien là. Unique morceau dans ce quart de Brie. Morceau qui n'avait rien à y faire. » Il ménagea un nouveau silence. « Tous les indices concordent sur cette hypothèse : vous avez été empoisonné, monsieur, et votre mari vient de frôler une mort certaine de par son allergie, madame. » dit-il en se tournant vers l'intéressée. Elle avait gardé sa posture de femme éplorée. Elle sursauta lorsque l'assistance se tourna vers elle.

- « Comment ?? Mais alors, nous venons d'assister à un double homicide ! ... »

- « ... une tentative..., » tempéra le médecin.

- « ... Oooh mais quelle horrible nouvelle ! Mon tendre époux, empoisonné ! Mais qui donc a pu faire une telle chose ?! »

Elle prit dans ses petites mains celles du médecin, surpris.

- « Monsieur, vous êtes un homme de science, par pitié, trouvez le coupable ! »

Sa voix résonna dans la cabine. Personne ne crut bon de répondre ou de surenchérir. Le bruit monotone du train sur ses rails était le seul son audible dans ce huis clos. La dame aux lunettes avait commencé en demandant par quoi son mari avait été empoisonné, mais maintenant que l'arme du crime était trouvée, tous se demandaient désormais par qui. Qui souhaitait la mort de cet homme ? Cinq heures de voyage séparaient Paris de Perpignan, et déjà plus de la moitié du trajet avait été effectué. Il ne leur restait que deux heures pour percer le mystère.

- « Vous ne saviez donc pas que votre mari était allergique à la truffe ? » tenta, intriguée, la femme d'affaire qui prenait la parole pour la première fois depuis la tragique annonce.

La dame aux lunettes lâcha soudainement les mains du médecin. Elle inspecta du regard cette femme, au tailleur pantalon bien ajusté. Du genre à manger des salades feng shui, estima-t-elle.

- « Comment pouvez-vous douter de ma dévotion envers mon mari ? » dit-elle accablée. « Bien sûr que je le sais, mais il n'est pas sensé y avoir de truffe dans du Brie. C'est un saccage culinaire ! »

La femme d'affaire émit une réserve sur ce point. Le Brie truffé se défendait plutôt bien. Le côté lacté adoucissait le fort goût de champignon. On pense à tort que les produits de luxe s'appellent entre eux et que le champagne devrait convenir à la truffe mais elle lui préférait un vin rouge. Un Pommard ou un Gevrey-Chambertin était du meilleur effet. Elle se délectait encore de ce souvenir. La dame aux lunettes était outrée qu'on puisse accorder de l'intérêt à ce champignon terreux. Et qu'on la contredise, soyons sincère. Elle releva le menton avec défi, un éclair de lumière passant dans le

verre de ses lunettes rectangulaires.

- « Je suis avant-gardiste, moi madame, je mange mon fromage au vin blanc. » Il y eut un silence de stupéfaction, c'était un choix des plus osés, seul le moine hocha la tête en connaisseur. « Mais mettre de la truffe dans du Brie de Meaux ? C'est criminel », asséna-t-elle à la femme d'affaire qui pinça les lèvres de désapprobation.

- « En plus d'être dangereux pour la santé de votre mari ? », proposa le médecin, lassé.

- « Oui, entre autre, évidemment », répondit-elle avec un entrain nettement moindre.

Une voix se fit entendre soudain face à un sérieux manque d'enthousiasme pour sa personne.

- « Entre autre ?! Je passe après du fromage ??? J'ai failli mourir et tu débats sur un champignon !! », clama l'homme à la chemise avec une mine dégoûtée à la seule évocation du maudit ascomycète.

Elle roula des yeux.

- « Comme tu peux être soupe au lait... On essaye de résoudre un crime ; ton meurtre je te ferais remarquer, alors... »

- « ... une tentative... », rappela le médecin en soupirant.

- « ... alors laisse-nous réfléchir. » termina la dame aux lunettes en prenant un air important.

Son mari allait rétorquer qu'il voyait mal le lien entre accorder un droit d'existence à du Brie truffé et son empoisonnement mais il n'en eut pas le temps. Sa femme avait froncé les sourcils dans une intense réflexion qui intimait le silence. Chacun la regardait, redoutant le pire. Une nouvelle scène peut-être. Le moine prit son chapelet dans la main, au cas où.

- « Vous qui posez des questions sans savoir, vous auriez très bien pu l'empoisonner, ce Brie. » dit-elle méprisante à la jeune femme. « Au vu de votre passion pour le Brie truffé, ce ne serait pas un hasard. Manque le mobile... »

La femme d'affaire n'en revenait pas. Elle serra un tout petit peu plus fort son gobelet, mais pas de trop non plus. Il y avait du bon vin dedans, ce serait un drame de le faire tomber. Elle décida de planter

ses yeux dans ceux de la mégère en face d'elle, et fit son sourire le plus commercial, le plus hypocrite. Le plus carnassier aussi, soit dit en passant.

- « Je n'ai jamais eu le plateau en main, sinon pour me servir, et c'était après vous tous. Au vu de la manière dont vous vous êtes jetés dessus, il ne restait pas grand-chose..., » lâcha-t-elle à la dérobée. La dame aux lunettes ouvrit une bouche de poisson, égratignée dans son ego mais sans répartie. La remarque, acide comme du jus de citron, faisait son effet. Cela piquait.

- « Je n'avais donc aucun moyen de l'empoisonner, ni aucun mobile, puisque nous sommes tous de parfaits inconnus. Enfin, comment aurais-je pu savoir qu'il était allergique à la truffe ? », conclut la femme d'affaire, appuyant sa remarque d'un geste de la main comme on pose un brin de persil sur un plat terminé.

La dame aux lunettes la fusilla du regard. Mais elle dut bien admettre que la théorie de cette poupée en tailleur tenait la route. Elle passa sous le crible de son regard tous les autres membres de la cabine. Le moine commença à réciter en messe basse quelques Notre Père, présageant la suite. Elle dirigea soudain un doigt tendu et un regard assassin vers l'homme à la montre.

- « C'est votre faute ! C'est vous qui avez apporté ce Brie ici ! »

Le médecin, le mari, la femme d'affaire et le moine tournèrent la tête vers l'homme à la montre, acculé dans un coin de banquette. Il tombait des nues.

- « Quoi ? Comment osez-vous m'accuser d'un tel acte ? Je n'ai fait que vous proposer du fromage, » s'insurgea-t-il.

- « Pas que ! » rétorqua-t-elle. « Vous avez drôlement insisté pour qu'on en mange, et ça, c'est louche ! Croyez-en mon expérience, » déclara-elle en agitant son doigt de haut en bas.

*Les Experts*, encore et toujours.

- « C'est bien vrai ça. C'est vous qui m'avez appâté avec ce Brie, sachant que je serais défaillant face à une telle proposition, j'en suis certain ! », rajouta la victime qui trouvait l'hypothèse de sa femme tout à fait crédible.

L'homme à la montre commença à trouver la farce un peu lourde.

- « J'ai simplement acheté un Brie de Meaux et par pure générosité je vous en ai proposé ! Voilà tout ! »

- « Vous avez empoisonné un Brie de Meaux, nuance ! », enchaîna la dame aux lunettes, les yeux plissés. Elle restait campée sur ses positions. Le moine et la femme d'affaire suivaient un match de tennis digne de Roland Garros.

- « ... et vous avez profité de ma faiblesse, » renchérit son mari. « Et peut-être même que vous » – il désigna le médecin – « vous êtes de mèche ! Un peu de rouge et vous saviez que je tomberais dans le panneau ! »

La femme d'affaire eut un hoquet de surprise face à l'insolence du propos. Le moine leva les yeux au ciel face à tant de bêtise. Le médecin haussa un sourcil. Debout, il toisa de toute sa hauteur ce pauvre fou qui l'insultait.

- « Vous empoisonner pour mieux vous sauver ? » questionna-t-il d'une voix sèche où perçait le mépris. L'homme à la chemise ridicule eut conscience de l'incohérence (encore heureux me direz-vous) et sentant le danger, il bafouilla une sorte de contre-argument inaudible, en évitant soigneusement le regard glacial du professionnel de santé offensé. La dame aux lunettes, assise à côté de son mari, lui tapota le bras affectueusement, geste de tendresse qui trahissait le vieux couple qu'ils formaient.

- « Hum, veuillez l'excuser, il délire un peu, une rechute, ou le choc, ... enfin, chut mon chéri ! Repose-toi pendant que je m'occupe de faire cracher des aveux à la crapule qui a voulu te tuer. »

C'en était trop pour l'homme à la montre.

- « Mais puisque je vous dis que je n'ai rien à voir avec votre empoisonnement ! », s'exclama-t-il, excédé.

- « Vous mentez ! », vociféra la victime qui ne s'était pas calmée. « Vous voulez ma mort, avouez-le ! »

- « Mais quand bien même j'aurais voulu votre mort, comment aurais-je pu faire ? J'ai ouvert le paquet devant vous tous, vous êtes tous témoins ! », finit-il par hurler en se levant. Face à l'absence de

réaction en sa faveur, il recula vers la porte vitrée, dos à elle. Il se tourna vers le médecin circonspect.

- « Monsieur, vous êtes un homme d'honneur, vous l'avez bien vu : je n'ai rien fait au fromage ! », lui dit-il. L'hésitation visible du professionnel allait convaincre tous les autres membres de la cabine. L'homme à la montre se crut condamné. Soudain, jetant un œil derrière lui, il cria.

- « Là ! Regardez ! C'est lui ! C'est l'homme qui m'a vendu ce Brie de Meaux ! »

Tous les témoins s'agglutinèrent devant la vitre pour suivre l'individu que pointait le doigt de l'homme à la montre. Une immense silhouette s'arrêta, intriguée par le remue-ménage qui s'était produit sur son passage. S'approchant de la cabine, les témoins purent appréhender le géant qui leur faisait face. Large d'épaules comme large de bedaine, sa hauteur compensait péniblement sa corpulence massive. D'un âge avancé équivalent à celui de l'homme à la montre, des cheveux grisonnants apparaissaient sur ses tempes. Chaussés de lunettes, ses yeux bleus ressortaient dans un visage buriné par le temps. Mais c'est surtout par son accoutrement vestimentaire qu'il retint l'attention de tout ce petit monde. Il était vêtu d'une immense robe à manches longues, qui tombait de la base du cou jusqu'au sol. Le tissu, éclairé par la lumière de l'extérieur, révélait un miroitement de velours semblable à... la croûte d'un Brie. « Le saint apôtre du Brie... serait descendu parmi nous ? » chuchota le moine d'une toute petite voix, enserrant son précieux chapelet. Sans avoir de réponse, il sut toutefois que c'était l'avis général. En guise de couvre-chef, le divin personnage portait la réplique d'une roue de Brie qui avait ce même effet de moisissure si... caractéristique. Il resta perplexe devant ces six paires d'yeux ébahis. Pour savoir de quoi il retournait, il fit un signe pour demander l'ouverture de la porte et il reçut un assentiment général silencieux. Les touristes de cette année étaient très étranges.

C'est ainsi illuminé que l'homme fit son entrée dans la petite cabine. Cette dernière commençait à devenir exigüe.

- « Eh bien, en quoi puis-je vous aider, messieurs dames ? », demanda le géant. C'est l'homme à la montre qui revint en premier à lui.



- « Dites-leur, monsieur, que c'est vous qui m'avez vendu ce Brie ! », s'exclama-t-il, aux abois.

- « Quel Brie ? Je ne vois... Par les ferments lactiques ! Qu'est-ce que... Mais comment... », répondit le géant, soudain pris d'émotion. Lui qui cherchait des yeux le Brie mentionné venait de le trouver. Au sol. En morceaux. Écrasés pour certains, emmêlés dans les fibres de la moquette. Totalement oubliés, gisant là pour d'autres. L'homme s'accroupit lentement, une infinie tristesse émanant de son visage. Il sortit un mouchoir en tissu de nulle part et l'étala sur le Brie, cachant à la vue ce sordide spectacle que son cœur ne pouvait tolérer.

- « Comment avez-vous pu laisser sa dépouille ainsi, sans sépulture aucune ? », interrogea-t-il sévèrement l'assemblée. Tous baissèrent la tête, honteux. Pris dans leur enquête, ils en avaient oublié la principale victime.

- « Il lui faut peut-être une boîte ? », suggéra timidement la femme d'affaire, en jetant un œil à leur visiteur.

- « Ou bien une inhumation dans son papier d'emballage ? », suggéra la dame aux lunettes. Elle voulait faire bonne impression à cet inconnu qui semblait détenir un pouvoir certain.

- « Il lui faut une bénédiction en tous les cas. Oui, ... oui, oui, un dernier sacrement... », suggéra le moine, en murmurant.

L'homme-Brie hocha la tête en approbation. C'était la moindre des choses à faire selon lui. Le médecin n'avait rien contre mais il aurait souhaité qu'on trouve le coupable avant tout de même. Question de déontologie. On avait encore besoin du témoin principal, le Brie, pour connaître le fin mot de l'histoire. Le visiteur en convint et décida de reprendre l'enquête là où elle avait été laissée.

- « Si je comprends bien, vous – il désigna l'homme à la chemise – êtes victime d'un empoisonnement à la truffe par Brie interposé. » Le concerné hocha la tête, toujours en admiration.

- « Et vous, monsieur, êtes le principal suspect à cette heure car vous êtes celui qui a offert le Brie... »

- « Mais c'est vous qui me l'avez vendu à la Fromagerie Coopérative de Meaux ! Et j'ai ouvert le paquet devant eux tous ! », le coupa l'intéressé. Ce ne peut donc pas être moi le coupable ! »

Le géant hocha la tête plusieurs fois. Allez savoir ce qu'il pensait de tout cela.

- « Je pense que l'on peut déceimment exclure le médecin et le moine de la liste des suspects, eu égard à leurs professions respectives », reprit-il. Le médecin remercia d'un signe de tête et le moine se courba avec déférence.

- « Et vous mademoiselle, bien qu'amatrice de truffe, avez prouvé votre innocence de manière convaincante, si j'en crois notre médecin ici présent », dit-il en s'adressant à la femme d'affaire.

- « Et moi je suis l'épouse de la victime, donc je ne peux pas faire partie des coupables, ce qui nous laisse... », poursuivit sans qu'on lui demande la dame aux lunettes. Son regard s'était posé sur l'homme à la montre qui enrageait.

- « Mais puisque je vous dis que non ! » s'énerva l'intéressé.

- « Cela ne prouve rien madame. » coupa l'inconnu.

La dame aux lunettes faillit s'étrangler avec sa répartie. Elle se tourna offusquée vers le nouvel enquêteur.

- « Comment ? Seriez-vous en train de dire que... »

- « Que vous êtes sur la liste des suspects ? Bien évidemment », termina-t-il.

Le visage de son interlocutrice passa par toutes les couleurs possibles.

- « Et puis-je savoir qui vous êtes pour pouvoir juger ainsi de la sorte ? », demanda-t-elle, piquée au vif.

Le géant se grandit, plus encore qu'il ne l'était déjà.

- « Je suis un chevalier d'honneur de la Confrérie des Compagnons du Brie de Meaux, membre permanent depuis 10 ans et représentant en Brie dans toute la France », déclara-t-il fièrement.

La dame aux lunettes ne se laissa pas impressionner.

- « Et moi l'épouse de cet homme ici présent. Je l'aime et je ne vous laisserai pas m'inculper d'une tentative de meurtre sur un être qui m'est cher ! » Elle fut très convaincante, même pour les autres voyageurs qui les avaient vus se chamailler comme chien et chat.

Pendant tout le temps de cet échange, le médecin et la femme d'affaire,

accroupis, avaient chacun en main un bout de la robe et tâtaient avec émerveillement ce tissu « moisissure de Brie », commentant tout bas avec enthousiasme leurs découvertes respectives.

- « Nous devons peut-être en conclure que ce monsieur ici présent est donc le coupable, puisque je certifie mon innocence, » répondit-elle en indiquant l'homme à la montre. Ce dernier allait s'emporter de nouveau mais le chevalier répondit avant lui.

- « Je certifie de mon côté avoir vendu un Brie de qualité à cet homme. Le Brie n'était pas empoisonné. »

- « La preuve que si », martela la dame aux lunettes. « Puisqu'aucun de nous ne l'a fait ici. »

- « Seriez-vous en train de dire que je suis coupable ? » gronda l'homme-Brie, en se rapprochant d'elle. Le médecin vint tempérer.

- « Non, bien sûr que non, le calma-t-il. « Peut-être... peut-être... »

- « Peut-être s'agit-il d'un accident », dit tout haut la dame aux lunettes. « Un morceau de truffe serait tombé malencontreusement dans ce Brie. » Aucun d'entre eux n'avait encore exploré cette idée. Le médecin la félicita pour ces premières paroles de bon sens, ce qui vexa la dame.

- « Un accident ? Peuh ! », cracha le géant.

- « Ce serait en effet la version la plus plausible, poursuivit la dame aux lunettes. Après tout, nous sommes six inconnus. Sans aucun mobile. Et faire un meurtre dans un train serait grotesque non ? On devinerait trop vite le coupable, surtout dans ces conditions. Et la nouvelle se répandrait vite... »

Tous étaient convaincus de cette sortie. Échappatoire qui paraissait alléchante. Seul le géant semblait réfléchir réellement. Il ne venait pas de passer deux heures dans un huis clos, lui. La dame aux lunettes et lui se regardaient en chien de faïence. Tous les deux savaient pertinemment de quoi il retournait. Lentement, il recula jusqu'à ce que son dos repose contre la porte.

- « Admettons un... *accident*... », dit-il, les yeux plissés en direction de la dame aux lunettes, légèrement dégoûté par le mot qu'il venait de dire.

- « Allons alerter la presse de cette heureuse issue ! », dit l'homme à la chemise en se levant, ravi de pouvoir tourner à son avantage cette expérience de la mort. Sa femme leva les yeux au ciel. Il avait toujours rêvé de célébrité. C'était sa chance. Le chevalier du Brie ne le laissa pas la saisir. Il l'attrapa par le col de sa chemise et le hissa à sa hauteur.

- « Moi vivant, JAMAIS vous ne porterez préjudice au Brie de Meaux ! J'ai juré de le défendre et d'en faire la propagande toute ma vie, je ne vous laisserai pas anéantir ce Brie ! JAMAIS ! », cria-t-il d'une voix si forte qu'elle fit trembler les murs du wagon. L'homme à la chemise ridicule devint livide. « Si quiconque d'entre vous ne laisse échapper ne serait-ce qu'une seule bribe de ce qui s'est passé ici, je vous retrouverai... », dit-il à l'assemblée d'un air féroce...

Un chevalier du Brie ça ne plaisante pas. Tous étaient surpris de ce revirement de situation. Mais personne n'avait envie de questionner davantage cet homme menaçant. Un pacte se conclut entre eux tous. Ils jurèrent avec soulagement ne plus jamais se revoir, et acceptèrent de ne jamais révéler qu'un Brie de Meaux avait été au centre d'un empoisonn... d'un accident de fabrication. Le tout sous l'œil attentif du chevalier du Brie dont la roue/couvre-chef tanguait dangereusement vers l'avant de sa tête. Le train arriva quelques minutes après en gare de Perpignan, et chacun partit de son côté, s'ignorant superbement. Jamais plus ils ne revirent le chevalier. Jamais plus ils n'en parlèrent. Et le Brie, écrasé au sol par les piétinements successifs des suspects, fut soigneusement volatilisé et détruit.

## - DESSERT -

En nettoyant avec attention la moquette du train, le Compagnon du Brie repensa à ce malheur évité de justesse. Bien que pour cela il lui ait fallu mentir. La Fromagerie Coopérative de la ville de Meaux ne vendait que du Brie. Pas de Brie truffé. Et elle n'en avait jamais conçu non plus. Ce Brie ne pouvait pas avoir été le fruit d'un accident de fabrication. Cela il le savait, et le tueur aussi. Mais révéler une tentative d'empoisonnement avec du Brie, c'était risquer de discréditer son précieux fromage. Jamais il ne l'aurait

toléré. Il risquait peut-être une vie humaine – car le tueur pouvait recommencer – mais tant que ce n'était pas avec du Brie, peu lui importait.

En parlant de ce dernier, il fulminait silencieusement dans le taxi. Quelle plaie ! À Noël déjà il avait essayé avec les huîtres, mais le chat les avait mangées. Puis au Nouvel An dans la galette, à Pâques dans les chocolats, et maintenant aujourd'hui. À chaque fois, ses tentatives avaient échoué. La dernière était plus douloureuse car employer du Brie de Meaux lui avait fait mal au cœur, pauvre fromage innocent ; mais c'était une occasion inespérée. Quel dommage que rien ne se soit passé comme prévu. On avait évité un drame mais il s'en était fallu de peu. Cependant, la dame aux lunettes ne désespérait pas. Le prochain coup serait le bon. Elle tapota son sac en main, pensive. Dans la salade de fruits peut-être... ?

**FIN**

## LES MEMBRES DU JURY

Un grand merci à notre marraine et à l'ensemble du jury, qui ont accompagné la Médiathèque départementale de Seine-et-Marne dans la réussite de ce prix de la nouvelle policière.



Anne Martinetti,

### LA MARRAINE

Éditrice et auteure d'une vingtaine de livres mêlant la gastronomie et tous les univers culturels, Anne Martinetti présente les autres façons de faire la cuisine...



Fabrice Vitu, chef cuisinier

à La Table Saint Just de Vaux-le-Penil.

Cuisine gastronomique dans un ancien corps de ferme au décor sobre, avec murs en pierre et charpente en bois.



**Dario explore Paris au travers de ses polars.** Pigalle dans *La Valise et le cercueil* (2014) et Belleville dans *Palikao 79* (2018). Amateur d'histoire, il la revisite dans ses livres : « *Le passé est un terreau d'où remontent des substrats qui donnent naissance à des récits, pas forcément prévus...* ».



**Michèle Barrière**  
« *Écrire des polars historiques et culinaires, c'est vivre entre son ordinateur et ses plaques de cuisson, la tête dans les textes anciens et les mains dans la pâte à tarte.* » Michèle Barrière commence à écrire en 2004. Historienne de l'alimentation, la gastronomie est au cœur de ses polars historiques, comme dans la série *Les enquêtes du maître d'hôtel de François 1<sup>er</sup>*, Quentin du Mesnil.



**Maud Tabachnik**  
Considérée comme l'une des pionnières du roman noir au féminin par le journal *Le Monde*, Maud Tabachnik commence à écrire en 1991. Elle a depuis publié une trentaine de thrillers et romans noirs, situés en grande partie aux États-Unis car pour elle, c'est le pays où la violence

est la plus grande et où « *tout peut arriver* ». Engagée, elle considère le roman policier comme « un formidable coup de projecteur sur notre société et un engagement individuel à dénoncer ce qui ne va pas ».

**Département  
de Seine-et-Marne**

Hôtel du Département | CS 50377 | 77010 MELUN  
01 64 14 77 77 | [seine-et-marne.fr](http://seine-et-marne.fr) 